

EGO

Pour ma santé mentale et pour mon plaisir, je vais écrire. Pourquoi il n'y aurait que les starlettes qui auraient la légitimité d'écrire sur elles ? Il n'y a pas une ligne dans leurs biographies non lue dans un magazine people. Leurs vies seraient-elles plus intéressantes parce qu'ils ont des fans ? Je pense le contraire. Ce sont les gens lambdas qui devraient avoir cette légitimité. C'est chez les personnes les plus ordinaires que l'on trouve les choses les plus extraordinaires. Nous sommes tous des pelouses. Et si on nous retournait, on tomberait sur des cadavres inédits.

Pourquoi les gens sont si décevants ? Pourquoi l'être humain met un point d'honneur à être si parfaitement imparfait ? Etre imparfait ça a son charme, c'est même obligatoire mais se montrer imparfait envers l'autre, c'est autre chose. L'Histoire nous a montré que c'était naturel chez l'humain. Naturellement nauséabond. Je pense que c'est à cause de cette imperfection naturelle et ordinaire que je suis devenue comme Robin Williams. Respirant la joie de vivre à l'extérieur, détruite à l'intérieur. Mon esprit tortueux et mes pensées feraient frémir Hitchcock. Depuis ma plus tendre enfance, j'ai toujours su que j'étais singulière voir folle. Mais je n'ai jamais su si j'étais née folle, si je le suis devenue ou si les aléas de la vie me l'ont fait devenir. Vu que j'avais des pensées qu'aucun autre enfant ne pouvait imaginer déjà toute petite, j'opte pour la première idée. Ce qui m'empêche de finir comme Robin ? Mon imagination débordante, mes fréquentes absences, la codéine et la peur de la mort. Bien souvent, ça ne suffit pas. C'est dur de se dire que son mal de vivre est dû à autrui. Surtout lorsqu'on l'aime.

J'ai été désiré avant même d'être un spermatozoïde. Seule fille, j'ai été chéri par mes parents d'un amour inconditionnel. Baignée dans l'eau minérale étant bébé, n'ayant jamais touché à une serpillère ni jamais reçu de fessée; une vraie princesse. J'ai grandi comme Raiponce. Enfermée dans une bulle et nourrie de paranoïa par des parents traumatisés par leurs propres mésaventures. « Si tu fais ça, tu mourras. Les gens nous veulent du mal. Pour vivre heureux, vivons cachés ». Ma famille c'est la famille Ewing de Dallas sans le pétrole. Un vaudeville avec un puits à sec mais dotés de puissants personnages. Telle ma mère. Une matrone qui a du punch. Dans sa jeunesse, elle ne parlait pas elle cognait. Un caractère fort lui provenant peut être d'un père brutal revenant souvent chez lui alcoolisé et armé d'un coupe-coupe. Elle a rencontré mon père très jeune et pourtant elle avait déjà vécu plusieurs vies. Lorsqu'elle l'a connu, c'était Cendrillon. Mon père lui, un bellâtre fonctionnaire, en a brisé des coeurs avant de se caser. Orphelin de père à 4 ans, héritant comme beau-père de son oncle paternel imposé à sa mère, il s'est débrouillé et construit seul, avec pour unique aide, la bénédiction maternelle. Mes parents, deux êtres réunis pour une union qui restera dans la gorge de leurs familles respectives comme un os de poulet.

Ma mère et sa soeur c'est Stéphanie Harper et Jilly Stewart dans la Vengeance Aux

Deux Visages. On a toujours été une sorte de théâtre ambulant jalonnés de non dits, de tabous, de cachoteries, de coups bas, de clashes, de situations cocasses, de rancunes et bien entendu de faux semblants. Toute petite déjà, je percevais le malaise. Vous savez, ces réunions de famille où tous les sourires cachent une haine profonde. A chaque décès, mariages, baptêmes ou simples visites, c'était toujours le même manège. Soigner les apparences et surtout bien accueillir toujours savoir bien accueillir. A peine les retrouvailles s'achevaient que les oreilles de tous se mettaient à siffler.

Le sport favori de mes parents ? Se compliquer la vie. Leur philosophie ? C'est Dieu qui fait et défait.

Issue d'une fratrie de trois grands gaillards beaucoup plus âgés que moi, j'ai appris très tôt à converser avec les arbustes de notre jardin ou à embrasser le mobilier de notre pavillon. L'aîné, s'étant toujours plié aux quatre volontés des parents, est un Tanguy parti de la maison avec sa femme et ses enfants à l'âge de 37 ans. Le second, un beau jour diagnostiqué schizophrène, est plongé dans un profond autisme depuis plus de 10 ans. Le dernier qui a manqué une carrière dans le football et perdu son amour de jeunesse, n'a cessé de m'aboyer dessus et de me terroriser jusqu'à plus de ma majorité avant de progressivement perdre connexion avec la raison. Il n'y a pas si longtemps, il m'a encore dit qu'il gagnait des milliers d'euros et qu'il était reconnu par le monde du football. Les deux derniers me prenant souvent pour cible, petite, lorsque leurs hormones d'adolescents les travaillaient. Un secret de polichinelle qui m'a fait ressentir une attirance pour les filles jusqu'à l'adolescence et dégoûté des pénis foncés pour la vie. Tragique pour une Black Panthers.

En ce qui me concerne, je suis un paradoxe ambulant. J'ai fantasmé sur 2Pac toute ma vie pour finir avec le contraire. Je suis une fervente croyante qui croit aussi que sans religion le monde ne s'en porterait pas plus mal. J'ai deux prénoms qui ne se composent pas. J'adore les bébés et donner la vie fut la plus horrible des expériences. Je fais des gorges profondes à mon conjoint quand j'ai un mal de chien à avaler un comprimé. Mon corps de bimbo m'a fait envier les corps filiformes de mes camarades et m'a fait être une fille pudique pendant très longtemps. Mes nichons dignes de Pamela Anderson m'ont d'ailleurs valu un douloureux séjour à l'hôpital afin de passer d'un 80G à un 80D pour 1kg 5 de nénés en moins. J'adore dormir, rêver mais je suis une insomniaque dont les doses de somnifères qui endormiraient un cheval ne font même pas cligner de l'oeil. Je ne chie qu'une fois par semaine. Lorsqu'on m'a enlevé l'appendice, on en a profité pour m'enlever également toute la merde entassée dans mon ventre. Et pour finir, je suis une dépressive enjouée, ayant déjà eu des envies suicidaires tout en fuyant la mort comme un gay devant un vagin. J'ai commencé à réellement estimer mon corps à partir de ma première relation amoureuse. Je crois que l'on s'aime quand on nous aime, on nous désire. Aujourd'hui mes ongles ressemblent plus à ceux de Frodon Sacquet qu'à ceux de Diana Ross, j'ai 10 kilos en plus, un ventre aussi flasque qu'un pneu crevé, une cicatrice au bas ventre souvenir de deux césariennes et d'un utérus déchiré pendant ma deuxième grossesse, cependant mon conjoint me trouve plus sexy qu'avant. Je suis même obligée de repousser ses assauts.

Force est de constater que j'aime l'endroit où j'ai été conçue puisque j'en ai la nostalgie lorsque je reste un certain temps à l'étranger. Seulement, je refuse que mes enfants se « beaufisent ». Je refuse qu'il me disent en matant une télé-réalité « C'est ce que je veux devenir plus tard maman! ». Je refuse de les laisser penser qu'il n'existe pas d'autres plats que la quiche et que le pinard à table est indispensable. Je refuse de les laisser croire qu'une raie manta aux cheveux lisses et blonds est le canon de beauté par excellence. Je refuse qu'ils soient confrontés à la consanguinité avec des enfants au charisme et au QI d'huîtres. Je refuse que des pans entiers de l'Histoire leur soient cachés. Je veux qu'ils vivent parmi des gens à la bonne mentalité, bien élevés, dans un endroit où ils pourront être fiers d'être ce qu'ils sont et de leurs racines.

Le Berceau de l'humanité. Tout y a commencé. Les premiers humains étaient sombres et poilus puis d'immigration en immigration, les peuples se sont dispersés et ont changé d'apparences physiques. Excepté pour certains cas aperçus à la piscine. Tout le monde le sait ça. Enfin ceux un minimum cultivés. Et bien on peut dire les premiers arrivés sur Terre, les derniers servis. Pour avoir de tels propos, je dois sûrement être la réincarnation d'une reine nubienne. Une reine nubienne enragée par ce que son peuple est devenu. Le peuple le moins respecté et le plus maltraité de toute l'Humanité. Aimé que par Dame Nature. Il est peut être là le problème. Regardez les Ethiopiens ou les Érythréens. Ils sont beaux comme des rois et affamés comme des sous-fifres. Ils paient leur beauté. En y réfléchissant, un autre peuple logé à la même enseigne que le peuple noir aurait déjà disparu. Voyez déjà ce qu'une canicule peut faire comme dégât alors quatre siècles de traite vous vous imaginez ? En tout cas je n'en démords pas, je suis convaincu que le racisme cache un fantasme inavouable. Je pense que la plupart des racistes rêvent au plus profond d'eux-mêmes de se faire culbuter par un basané ou l'inverse. L'Afrique et l'Occident c'est comme dans les magazines de faits divers. On te viole, on te pille, on te tue mais on va davantage penser à la réinsertion du criminel qu'à la victime à jamais perdue. Du coup, ça nous donne pleins d'épisodes fascinants avec des multi-récidivistes.

La première fois que ma mère a présenté mon conjoint à sa belle-soeur, elle a dit : « ça c'est ce dont on a parlé. » A la première rencontre avec mes beaux-parents, mon beau-père a lâché une caisse retentissante dans le salon. C'était le jour de la St Valentin. Je m'en souviens encore puisqu'on s'est précipité à la fenêtre en croyant à un attentat.

Si mes parents c'est la France : « Faites ce que je dis, pas ce que je fais », mes beaux-parents c'est plutôt l'Italie en mode Squadra Azzura « J'ai rien fait même quand j'ai cherché la faute ». Et des joueurs tels Pippo Inzaghi ou Materrazzi, j'en ai croisé dans ma vie. Des gens dont les tacles et pichenettes vous marquent à l'encre indélébile. Le secret est de ne rien attendre de l'autre. Mais comment faire lorsque c'est plus fort que soi ? Rien. On s'en prend une et on tend l'autre joue pour recevoir le revers.

J'ai grandi dans une ville communiste. Scolarisée à l'école Victor Hugo, inscrite à la

bibliothèque Boris Vian située Place des Droits de l'Homme. Pas étonnant que je me sois toujours considérée comme un plat de steak frites. Simple, populaire et brut de pomme comme le cidre mais bonne et efficace comme lui.

Nous habitions dans un quartier pavillonnaire résidentiel de la ville où j'étais la seule dans tout le pâté de maison, à être coiffée comme Yannick Noah à sa victoire à Roland Garros.

C'est à l'école Victor Hugo que je reçu l'une des plus grosses gifles de ma vie.

Amoureuse d'un camarade de classe coiffé d'une coupe au bol, j'ai eu la brillante idée de lui déclarer ma flamme via une lettre glissée dans son cartable. Monumentale erreur. Je ne sais pour quelle raison, cet avorton ayant autant d'aspérité que sa coupe, l'a filé à sa mère, qui à son tour est partie voir la mienne. Maman m'a passé devant toute la famille le savon du siècle comme si il s'agissait d'un sexto. Elle m'a fini en disant que c'est pas parce que nous vivions parmi eux, que les blancs nous aimaient et qu'en gros c'était une humiliation. Moi qui pensait que mes ancêtres et ceux de coupes aux bols sortaient du même album d'Astérix et Obélix, là j'ai bien compris. J'étais en classe de CP.

A l'adolescence, je virais en mode zouk/ragga/hip-hop et donnait mon premier baiser à un grand noir stylé bien costaud issu d'un des groupes de garçons populaires du collège. Le jour où il m'a dit « je t'aime » et que je lui ai répondu « merci », j'ai su que j'étais impossible à caser. Il valait mieux rester célibataire jusqu'à ce que Tupac revienne de l'île déserte sur laquelle il s'était planqué avec Kurt Cobain.

J'ai toujours voulu avoir une soeur. Mon rêve absolu était d'avoir une soeur jumelle. Au moins, une âme soeur. Le genre à deviner ce qui ne va pas, à prendre l'initiative de t'organiser une surprise party pour ton anniversaire ou une babyshower. Au final, mes amitiés ont toujours démarré en trombe, pour une arrivée insignifiante. Tenez ma première meilleure amie, (elle l'était pour moi), j'allais chez elle en permanence. En y repensant, elle, rarement. On habitait en face. J'ai passé mon enfance à ses côtés, à m'amuser avec elle sans jamais rater l'un de ses anniversaires. Juste avant d'entrer au collège, elle a déménagé. Pas au bout du monde, dans la même ville. Elle m'a zappé. Entièrement. C'est comme si je n'avais jamais existé. Plus tard, on s'est retrouvé dans le même lycée. Au détour des couloirs, pas un regard ni un bonjour, une indifférence totale. C'était ma meilleure amie depuis la maternelle. Je n'ai jamais compris son attitude.

Par la suite, il y a bien eu des copines par-ci par-là, j'en ai toujours eu puisque je suis très sociable. Mais jamais rien de bien profond, rien que des « plans culs » amicaux. Moi je visais au moins le Pacs. La plus stable de mes amitiés date du lycée et celle qui se rapproche le plus de mon âme soeur vit à des milliers de kilomètres avec des problèmes personnels plus grands que la superficie nous séparant.

Mes parents ne sont pas mieux logés. Leurs multiples relations amicales ne leur ont jamais rien apporté. Ce n'est pas faute d'avoir eu un logement longtemps rempli d'amis, de connaissances et de membres de la famille. Les réveillons, apéros improvisés, les repas et la boisson coulaient à flot bien avant ma naissance. C'est dingue le nombre de mes tontons fêtards alcoolisés qui se sont fait plaisir dans le

temps et qui aujourd'hui jouent aux irréprochables, prêcheurs, donneurs de leçon. Lorsque mes parents ont quitté l'appartement pour construire une maison, la tendance s'est inversée. Si l'on devait proportionner sur un arbre nos déplacements chez eux aux leurs, ça donnerait : nous, des racines aux branches, eux, les feuilles. Certains, une feuille.

Petite, mes parents m'emmenaient souvent avec eux lors de leurs visites à tout ce monde. Moi j'adorais ça, c'était l'occasion de sortir de ma tour d'ivoire.

Jadis, mes parents ont accueilli, recueilli et aidé beaucoup de gens de leur communauté. Du genre à les aider à régulariser leur situation afin d'obtenir un emploi, un logement et un regroupement familial. A chacun de leur déménagement, mes parents ont laissé leur logement à une connaissance ou de la famille. Bon nombre de mes cousins et cousines seraient nés et auraient grandi dans une autre sphère sans mon père. Je ne parle même pas des gens censés rester une semaine, qu'on a hébergé des années. En revanche lorsque mon père a perdu son boulot, pas un n'a levé le petit doigt. Je me souviens de ce funeste jour où des flics ont débarqué à la maison pour brutalement embarquer mon père. Ils n'y ont pas été de mains mortes en l'emmenant comme si il s'agissait d'Al Capone, devant nos yeux éberlués et les pleurs de ma mère, les suppliant de lui communiquer l'endroit vers lequel ils conduisaient son époux. Il était accusé de magouille à son travail et s'est retrouvé seul du jour au lendemain, dans une maison se dégradant à la même vitesse que les gens l'abandonnait. Seuls son épouse et ses enfants en âge de travailler l'ont soutenu jusqu'à ce qu'il retrouve un poste. Mais le mal était fait. Depuis, mes parents n'ont plus jamais été les mêmes. Ils se sont terrés en craignant autrui. Les naissances, anniversaires, accidents, séparations sont appris sur les réseaux sociaux ou via le téléphone arabe maîtrisé par ma tante paternelle.

Chacun sa route chacun son chemin. Aujourd'hui, à la vue d'un membre de ma famille, les reproches fusent. « Tu es méchante, tu as disparu, tu te caches.. » C'est pas comme si ils connaissaient mon numéro de téléphone ou l'adresse de la maison familiale hein.

Les personnages. Sans eux, il n'y a pas de scénario. Sans famille, il n'y a pas d'histoires. Et sans d'incroyables personnages dans sa famille, il n'y a pas d'incroyables problèmes.

Mon beau-frère : Un Peter Pan made in province qui, arrivé à Paris à sa majorité, a bossé, s'est tapé qui il fallait et a fait son coming-out. Les posters géants de Mylène Farmer ornant sa chambre auraient dû mettre la puce à l'oreille de ses parents il y a longtemps. Aujourd'hui, il pèse dans le game, ne jure que par le terme « hype », les States, refuse de boire du café sans marque et pense que les Hauts de Seine sont la campagne. Un personnage haut en couleur, plus parisien que la Tour Eiffel, tellement en phase avec les réalités de la vie ordinaire que capable de nourrir un nouveau-né avec un frappuccino.

Ma belle-soeur : Issue d'une nombreuse famille traditionnelle et polygame, elle a dû quitté l'école avant le collège afin de laver à la main les chaussettes sales de ses

frères et apprendre les autres boniments de la femme soumise d'intérieur. Elle a vécu dans sa maison familiale avec ses parents, ses soeurs, ses frères, ses belle-soeurs, leurs enfants, et d'autres membres de sa famille. La chambre à coucher faisant office de salon. Néanmoins, elle semble avoir vécu une jeunesse heureuse et animée au sein d'un quartier populaire où régnait une ambiance chaleureuse et joviale. Promise à son cousin germain, elle a finalement rencontré mon frère durant la perte de la personne la plus importante à ses yeux, sa mère.

Mon beau-père : Un provincial adepte de chasse, pêche, nature et de l'authentique, capable d'un scandale si vous lui proposez du poisson pané. Radoteur, il adore raconter les mêmes anecdotes pour la millième fois tout près du visage, la main vous tapotant l'épaule, ainsi que se balader en slip. Unique enfant, il a été choyé au possible ce qui lui a permis de devenir un pacha. Brillant pour la conduite automobile, les chiffres et doté d'une finesse d'esprit, il aurait pu devenir beaucoup de choses mais il a choisi de se la couler douce à la mairie près de chez lui parmi les siens. Les siens, le sang, quelque chose de primordial chez lui.

Ma belle-mère : Plutôt canon dans les années yéyé, devenue la mère poule par excellence, infantilisant ses rejetons à souhait. Elle pourrait faire passer Rambo pour une fiotte. Si ses fils avaient fait couler le Titanic, elle leur aurait trouver des excuses. Femme d'intérieur accomplie, elle a toujours été aux petits soins des siens. Seule fille aînée de sa fratrie, elle a été couvée au sein d'une éducation stricte. Mes conversations téléphoniques avec elle sont curieusement devenues nettement plus fréquentes et chaleureuses au moment où elle a appris qu'elle allait être grand-mère. Une grand-mère capable de dire à une mère qui vient d'accoucher que le père a morflé.

El padre : Sosie de John Shaft dans les seventies, celui de Gandhi aujourd'hui. Un dandy fonctionnaire posé, maniant comme personne l'art de la diplomatie, adorant revenir et revenir sur sa grande jeunesse aventurière. Martyre dans l'âme, c'est un encaisseur, très sentimental, à la mobilité et la causerie facile. GPS ambulant, la région parisienne n'a plus de secrets pour lui. Adepte des JT et du Tiercé, il a toujours eu une ambition démesurée concernant l'avenir de ses enfants. Son point faible ? Sa fille chérie.

La mama : Une femme forte, autoritaire et imposante, n'ayant aucune idée de son potentiel comique. Très coquette dans sa jeunesse, elle est passée d'adepte du shopping à fan du marché et des brocantes. Une matrone cachotière, possessive, joviale, au grand coeur mais aussi très impulsive dont le passé très lourd n'a pas révélé tous ses secrets. Une femme puissante, du genre à gagner contre un cancer, avoir plusieurs jobs en même temps, perdre 2 bambins et en faire 4 autres en se rendant à pieds à la maternité afin d'y accoucher sans péridural.

Le frère aîné : Enfant intenable, devenu le frère et le fils modèle cédant à tous les caprices de ses parents. Promis à une carrière de basketteur professionnel, son rêve

s'est brisé lorsque ses géniteurs ont dit non aux recruteurs venus se déplacer jusqu'au domicile familial. Un revers qu'il devra vite essayer pour trouver un emploi stable et devenir le remplaçant numéro 1 de toute une maison. Un aîné à l'âme céleste mais aussi d'une nonchalance sans égal. Le fils prodigue, capable de repousser les avances de sa cousine venue se faufiler un soir de vacances d'été dans sa chambre pour tenter sa chance tout en continuant à écouter du Bob Marley.

Le frère cadet : Le plus spécial. Il a toujours été à part. Plutôt sage, pas très populaire à l'école, un cercle d'amis restreint. S'enfermant dans sa chambre pour écouter du rock des années 70-80, cacher ses magazines érotiques et épier la voisine, maman d'une de mes copines de classe, sur laquelle il fantasmaient. Lassé des assauts parentaux, persuadés que leur fils introverti est sous le coup d'un maléfice, il s'est peu à peu réfugié dans un sévère autisme.

Le frère benjamin : La teigne. Sociable, meneur, très populaire à l'école, un pot à miel auprès des abeilles de filles, plaisant à tout le monde. Eternel rebelle n'ayant pas fini sa crise d'ado à plus de 30 ans. Toujours sûr de lui et ne supportant pas qu'on le contredise, il n'a pas supporté que la vie le contredise sur son destin de footballeur.

La nièce aînée : Enfant très attendu, elle a été gâtée comme unique bébé jusqu'à l'arrivée de sa soeur. Extrêmement susceptible et sentimentale, elle a un incroyable don pour l'art plastique. Introvertie en public et extravertie comme jamais en famille, plutôt rêveuse, exigeante, c'est quasi mission impossible de la satisfaire. Son physique ferait pâlir quelques-uns des plus beaux mannequins de cette planète et son esprit donnerait mal à la tête à une aspirine. Une vraie blonde capable de sortir un florilège de conneries de type : « Il est métisse de peau ou d'origine ? Le périnée c'est un médicament ? Elle a survécu à une balle dans la tête, ça veut dire qu'elle a une grosse tête. »

La nièce cadette : La plus pétillante et rusée de sa fratrie. Danseuse, comique, imaginative, coquette, branchée et connectée sur les dernières nouveautés, c'est une série animée à elle-seule. Un sacré numéro. Egalement paresseuse, boudeuse, cachotière, accro aux sodas et adeptes des séries TV où les personnages ont le même dentiste que Zac Efron. Inséparable de sa soeur, elle a été sa locomotive depuis sa naissance. Une locomotive dotée du punch de sa grand-mère et des fesses de Jennifer Lopez. Son péché mignon ? Mentir. Elle ment même quand elle n'en a pas besoin.

Le neveu : L'homonyme de son grand-père, son sosie et la prune des yeux de ses grands-parents paternelles. Le chouchou de ses derniers est un enfant roi qui par miracle n'est pas devenu insupportable. Arrivé dans un contexte pas aussi simple que ses aînées, il a pu bénéficier d'un traitement de faveur. A l'aube de son entrée en primaire, il dort encore avec ses parents et socialement ne calcule réellement que son petit cousin. Son rêve ? Avoir des cheveux longs. Intelligent et doué en nouvelles technologies, c'est déjà un génie de geek.

Le mysticisme. Il a fait beaucoup de mal à mes parents et par ricochet à ma famille. L'homme a toujours été plus ou moins superstitieux c'est dans sa nature. Le fer à cheval, le sel, le citron, l'échelle, le miroir, le kori, le gri-gri, les onctions, les sacrifices, les médiums, l'eau bénite, l'encens, la main de Fatma, le Mezouzah et j'en passe pour conjurer le mauvais sort. Seulement, certains s'y perdent.

Refusant de se tourner vers la médecine pour aider leur second fils, mes parents ont préféré se tourner vers le mysticisme. Mal leur en a pris.

Ils ont proposé à mon frère un voyage à l'étranger chez leur ami. Voyage en réalité traquenard chez un ami censé pouvoir guérir leur fils. Résultat, ce dernier a téléphoné un beau jour pour déclarer la fuite de mon frère. Le pauvre, en cavale, a disparu seul, sans ressource, dans un pays inconnu pendant des jours et des jours, pour se retrouver comme par enchantement un matin, à l'aéroport de Roissy. Famélique et habillé comme un SDF, Dieu seul sait ce qui lui est arrivé. On ne saura jamais ce qui s'est réellement passé là-bas. Tout ce que je sais, c'est que depuis ce séjour, mon frère a verrouillé sa porte intérieure, perdu son boulot et sa maladie s'est aggravée.

Un autre ami de la famille aux pouvoirs lui aussi « extraordinaires » a proposé à mon père d'héberger ma mère et moi pour mon premier séjour dans son pays d'origine. Il a accepté. Ça a failli lui coûter sa fille. Arrivé là-bas, le son de cloche n'a pas été le même. Un accueil glacial réservé par sa femme et ses enfants, d'habitude si chaleureux avec nous. L'ambiance n'était tellement pas au rendez-vous et l'hygiène si déplorable que je suis tombée malade. Au lieu de la clinique, ils m'ont évidemment emmené au domicile d'un mec censé s'y connaître en médecine. J'ai eu le droit à une piqûre de je ne sais quoi, chaque jour jusqu'à la fin de mon séjour. Mon père nous a rapatrié en catastrophe après un coup de fil de ma mère en pleurs l'avertissant que si il ne le faisait pas, il aurait le corps de sa fillette à rapatrier.

C'est également ce même « ami » aux « pouvoirs extraordinaires » qui a filé à mon père un « porte-bonheur » pour mon frère, à impérativement porter lorsque d'importants recruteurs viendraient le voir jouer au foot. La première fois, il n'a soudainement pas pu avancer sur le terrain, la seconde fois, il a eu une terrible rage de dents. Deux occasions en or manquées qui ne se sont jamais représentées.

L'autre jour dans la rue, j'ai croisé la femme de ce type, cet « ami » de la famille. Elle m'a appelé ma fille en m'ouvrant les bras et me reprochant de ne pas venir leur rendre visite. Les africains ont un de ces toupets.

Des « amis » de ce genre, mes parents en ont croisé toute leur vie. Le problème est que plus on leur fait du mal, plus ça approfondit leur traumatisme et les confortent dans leur idée de se surprotéger afin de contrer d'éventuelles attaques. C'est un cercle sans fin. C'est comme si Harry Potter à force de contrer les attaques de Vol de Mort, pensait que chacun de ses rhumes ne relevait plus de l'ordinaire mais de son ennemi. Du coup ils s'enfoncent là-dedans encore plus et ça donne des épisodes cocasses comme la fois où le matin de mon départ avec ma classe à Londres, j'ai vu le car partir sans moi. La veille, ma mère avait perçu de mauvais présages concernant mon séjour. Si j'y allais, je mourrai. Bah ouais. Va expliquer ça à ta copine qui t'a gardé une place assise. La Reine Elizabeth m'est passée sous le nez comme ça. Je ne vous dis pas les boules. J'étais en 2nd.

Mes années lycéennes furent les meilleures. Je n'avais pas ma langue dans ma poche. Je dirais même que j'avais une langue de vipère prête à être dégainée pour vanter à tout moment. J'y ai beaucoup ri et appris. Par exemple en cours d'arts plastiques, moment préféré avec la cantine pour parler cul, j'ai appris ce qu'était une levrette. Une camarade a réussi à me l'expliquer après un fou rire collégiale parce que j'avais demandé comment avait été la chevrette avec son mec. Fière de ma virginité, j'adorais écouter les exploits sexuels de mes camarades. Je n'ai jamais été une suiveuse influençable. Lorsqu'au collège, la plupart de mes copines se sont mises à cloper, cela ne m'a rien dit. Au lycée, les relations sexuelles de mes camarades ne m'ont rien dit non plus, sauf la nuit sous ma couette, seule avec mon imagination clitoridienne.

Ces années d'insouciance au lycée me sont chères. J'en ai la nostalgie. Nostalgique de ces batailles, semblables à celles de la révolution 1789, entre rivaux idiots de différents quartiers devant le lycée. Nostalgique de ce moment de gloire où je me suis ramassée par terre devant un bus contenant la moitié de l'établissement, avant de me faire immortaliser via les portables des élèves présents. Nostalgique de ces heures de galère en salle de permanence ou au self en train d'imprimer les nouveaux visages, prélever les dernières et futures rumeurs tout en jouant aux cartes. Malgré un baccalauréat envoyé par courrier et un bal inexistant en guise de félicitation, ces années furent magiques. Non seulement parce que je m'y suis tapée le plus de fou rire mais avant tout parce qu'en rentrant chez moi, mon frère n'y était pas. Il était encore en club en province. J'ai pu m'épanouir. Je ne sortais toujours pas en dehors de l'établissement, n'empêche que c'était le pied. Certains soirs, je me surprénais à chatter avec des inconnus sur la toile. Pour moi c'était l'équivalent de faire le mur.

Préserver ma virginité a été un choix. Premièrement parce que je pensais que je ne survivrai pas à sa perte vu que j'avais déjà du mal à enfiler l'ovule gynécologique. Deuxièmement parce que je me voyais la donner au père de mes enfants, avec qui je comptais faire pleins de choses salaces que je n'aurais pas oser faire avec d'autres. D'ailleurs, je suis dégoûtée que mon homme ait pu s'aventurer dans une autre antre que la mienne, dévastée que sa langue ait pu visiter une fille négligée, horrifiée que ses doigts ait pu en aiguiller une autre. Chose pour laquelle je souhaitais tomber entre les mains expertes d'un puceau. Je n'aurais pas eu à supporter la concurrence d'aventures précédentes. Seulement mon esprit chaud bouillant et les deux mains gauche d'un puceau n'aurait sans doute pas fait bon ménage.

On a beau dire, garder sa virginité lorsque les hormones et les histoires de cul de ses copines sont dans les parages, n'est pas chose facile. Pas étonnant qu'ils se mariaient à la puberté autrefois. L'appel du sexe démange autant que la varicelle et est aussi contagieux qu'elle.

Un soir, après la validation de ma première année en journalisme, la cocotte-minute que je suis, a voulu sauter le pas. J'ai fais le mur pour ma toute première fois en boîte de nuit et vivre la soirée la plus excitante de ma vie. Je ne sais quelle mouche cocaïnée m'a piqué cette nuit-là, mais complètement désinhibée, je me sentais prête à me lâcher. D'abord surpris de me voir déboulée sur place, mes camarades ne m'ont pas reconnu. Je me suis éclatée ! Cerise sur le gâteau, j'y ai chopé ce qui sera mon

premier amour. Ce grand métis, modèle et ancien judoka aux corps d'Apollon. J'en étais tombée follement amoureuse et mes parents fous malades lorsqu'ils l'ont appris. Ma mère me questionnant sur mes méthodes de contraception, mon père m'espionnant derrière chaque porte de la maison. J'avais interdiction de le voir et reçu l'ordre de rompre. Lui était gentil, câlin, charmeur, beau parleur, m'avait offert ma première vraie galoche et m'incitait à expérimenter une pratique appelée le cunnilingus. Il lui a fallu à peine un été pour me cocufier. Le jour où je venais lui offrir ma virginité, je l'ai surpris au lit avec son ex sur un air de Whitney Houston. Je me suis d'abord crue dans un film. Lui a voulu noyer le poisson mais je n'ai pas réagi. Tel un zombie, je suis partie. Il m'a rattrapé, je suis rentrée. Je me suis longtemps sentie stupide. Puis soulagée de ne lui avoir rien donné. De ne pas lui avoir donné mon hymen, juste mon coeur. Peut-être que si je lui avait donné le premier sans le second, ça aurait fait moins mal. Plus tard, un ami de la famille m'a révélé que mes parents avaient employé les grands moyens, notamment mystiques pour briser cette relation. Peu importe, j'étais anéantie.

Entre temps, mon frère est revenu bredouille de province et le cauchemar a commencé. Ce dernier a signé son grand retour en pourrissant l'ambiance, confisquant ma chambre et inaugurant la saison des clashes. Avec moi et mon père, c'était un loup-garou. Quand ça lui prenait, il nous agressait comme si la pleine lune l'avait subitement transformé. Imaginez une personne, vous hurlant toute sa rage pour rien tout près du visage, les yeux injecté de sang en vous menaçant et vous crachant toutes les méchancetés qu'il peut jusqu'à ce que vous craquiez. A cause de lui, je ne supporte plus que l'on hausse le ton sur moi. C'est mon talon d'Achille, la porte vers mon pétage de câble. Un jour, il a été jusqu'à proposer à mon père de sortir dehors pour régler ça. Ce n'est pas si incroyable, il a toujours été insolent et ingérable pour mes parents. Ils ont toujours attendu de leur aîné et de leur dernière d'être irréprochables, lui, on lui laissait faire la toupie. On a été à tour de rôle des punching-ball. S'en prendre aux autres pour tout ce qui ne va pas dans sa vie c'est sa devise. Résultat, il vit aujourd'hui chez ses parents, sans diplôme, sans emploi, sans femme ni enfant, blanchi et nourri aux frais de sa majesté. Une vie se résumant à ne manquer aucun matches de foot à la télé tout en ruminant et minimisant les autres.

Du coup, ma mère s'est tirée à l'étranger, n'appelant que pour me soutirer mon salaire misérable de stagiaire. Mon père s'étant déjà occupé de vider le compte de mon prêt étudiant. Avoir des parents africains, c'est prendre un crédit à vie. Ils te rackettent comme si ta naissance était à rembourser.

J'avais du mal à me concentrer sur mes études ou stages et surtout j'avais terriblement envie de changer d'air. C'est à ce moment que j'ai rencontré celui avec qui j'allais vivre ma deuxième relation amoureuse.

Si il s'agit d'amour écrit, j'en ai eu avec lui. Des petits mots d'amours par sms, aux déclarations enflammées sur Facebook, il m'en a servi. Quant au reste. A croire qu'il ne sait aimer qu'à travers un écran.

C'est lors d'un stage à la télé que j'ai rencontré ce grand brun, avec un nom à particule, aux faux airs de l'acteur Louis Garrel. Quel phénomène. Il n'a cessé de me faire des appels du pied avant de me proposer un dating. Il n'était à la base pas mon style mais j'en avais marre de tenir la chandelle pendant que mes copines me

racontaient leurs histoires de fesses. Je lui ai donné sa chance. Il m'a fait la cour le temps de 2-3 restos, 4-5 doigts et 6-7 cunnilingus, avant de montrer son vrai visage. Le visage d'un mec issu de l'aristocratie, trop occupé à manger tous les midis chez sa soeur à Neuilly, tous les dimanches chez sa maman à St Germain en Laye et écouter du ACDC en fumant clope sur clope dans son appart, pour faire attention à sa petite amie. Il a une guitare, une moto et les albums de Gun's & Roses mais n'a rien de rock n' roll. Le mec de huit ans mon aîné, avait entre les mains une petite pierre précieuse ne demandant qu'à être taillée, il ne l'a jamais poli.

Un soir après un tournage tardif où je me suis retrouvée seule dans la rue car les lignes de transports fermées et les portes de la chambre estudiantine d'une copine aussi, il n'a pas daigné répondre à mes appels ni messages de détresse. Assise sur un banc, sans un sou, plus d'unités pour téléphoner, tenant fort ma caméra, apeurée et en larmes, j'ai vu un passant plutôt aimable, habillé comme un bourgeois gentilhomme, proposer de m'héberger. C'était adorable mais j'ai poliment décliné l'offre ne voulant pas être dans la prochaine enquête de Chroniques Criminelles. Ensuite, un chauffeur de taxi m'a fait des propositions gênantes. Si un collègue à moi, mon véritable ange gardien à cette époque, n'était pas venu à mon secours, Dieu seul sait ce qui me serait arrivée cette nuit-là. Le lendemain lorsque j'ai raconté ma mésaventure à « Louis Garrel », il m'a répondu que la nuit, il dormait. Un pur gentleman. Il ne s'est jamais inquiété pour moi. Ne savait pas ce que je ressentais, ce que je pouvais ressentir. Il ne savait même pas où j'habitais et n'a jamais pris la peine de me raccompagner ni même de venir me chercher. Il ne me connaissait pas, n'a jamais essayé de me connaître. Le pire a été la fois où il a tenu à ce que je l'accompagne au mariage beauf de son ami. Au final, il m'a fait réglé la note du resto au déjeuner devant tous ces potes, m'a laissé en plan pour aller cloper toute la soirée, et cerise sur le gâteau, il a eu THE panne à l'hôtel. Je lui ai sorti la légendaire phrase « c'est pas grave ça peut arriver à tout le monde ». Dans ma tête ça hurlait loser!!! Il était aussi attentionné qu'un phacochère, si il fallait en plus supporter une panne. C'en était trop. J'ai tenté de me trouver un autre mec mais pénurie de carburant masculin de qualité. Comme ce grand et svelte jeune militaire de l'air allemand à qui j'ai mis un stop à la vue de son pénis épais comme une pomme de terre. J'ai fait sa connaissance lors d'un séminaire d'étudiant puis recontacté lorsque « Louis Garrel » m'a laissé en plan tout un été pour un road trip en Australie avec une collègue. Après une sortie en soirée arrosée, l'Allemand m'a sauté dessus à poil sans la moindre dextérité ni élégance. Gênée, je le freine. Au même moment, je reçois un texto de « Louis Garrel » : *Tu me manques. Je t'aime*. A croire que ce dernier a des antennes à des milliers de kilomètres. Je freine les ardeurs de l'Allemand pour toujours. Retour à la case départ.

Le plus étrange, est qu'à chaque fois où j'ai eu l'intention de larguer ce Louis Garrel discount, je me retrouvais face à l'attitude désappointant de quelqu'un n'ayant aucunement l'air de vouloir tirer un trait sur cette relation. Alors je reportais. Geste que je n'allais pas tarder à regretter. Après un déjeuner avec la compagne de son meilleur ami, me brossant d'ailleurs un bien triste portrait du pote de son chéri, j'ai improvisé une visite à la maternité pour donner un cadeau à sa soeur, qui venait de prolonger la consanguinité de sa lignée. Cette dernière d'un air hautain et d'un dédain mortel m'a demandé ce que je faisais là, avant d'informer son frère, qui m'a à son tour

pourri au téléphone. Sa réaction m'a moins surprise que son manque de savoir-vivre. J'ai immédiatement rompu avec son frère. Je préfère être célibataire que supporter des vieux cons de bourges. Sortir avec lui a été comme aller à l'encontre de tout ce que je considère. Une honte pour une Black Panthers dans l'âme. J'ai quand même maigri et pleurer comme une madeleine. J'avais des sentiments pour lui. Je l'aimais. Je ne saurai jamais pourquoi. Peut-être une punition divine dû à tous les propos réactionnaires que j'ai eu sur le peuple blanc au lycée.

Entre temps, j'avais les huissiers au cul et obtenu mon diplôme lors d'une cérémonie de fin d'études où aucun de mes parents n'est venu. Ma mère se la coulant toujours tranquille à l'étranger, mon père, fier de sa fille tout en ayant pas jugé utile de se déplacer. Je m'en fichais. Plus que jamais prête à prendre mon indépendance, j'aspirais à la vida loca, penser à moi et rattraper tout ce temps perdu de détenue. Les relations amoureuses n'étaient plus dans mes projets. Mon optique ? Papillonner sans attache.

Moins de deux mois après avoir largué « Louis Garrel », je suis tombée lors d'un cocktail sur un jeune homme me semblant familier. Je l'avais sans doute furtivement croisé au cours d'un stage précédent. Il m'est apparu beaucoup plus petit que dans mes souvenirs. A peine l'ai-je reconnu, qu'il m'aborda pour ne plus me lâcher de la soirée. Spontané, malicieux, dingo, naturel, drôle, ouvert, sympa, doux, attentionné et me dévorant du regard, il m'a tout de suite plu. Il me proposa de poser ma candidature pour intégrer sa rédaction, qui selon lui, recherchait des gens dans mon profil, avant de me filer un rencard pour le lendemain. J'y suis allée, il ne m'a plus jamais quitté. Ma rencontre avec lui fut un grand bol d'air frais. Mais aussi et surtout, cela marqua définitivement mon entrée dans le grand cosmos du plaisir. Je n'oublierais jamais ce moment à la fois magique et humiliant où je me suis confondue en excuse car je croyais avoir uriné sur son visage. Il lui a fallu des minutes entières pour me calmer et me rassurer en m'expliquant ce qu'était une femme fontaine. Je venais d'avoir mon premier orgasme ! Ensuite ça a été la vida loca. Des parties de jambes en l'air à n'en point finir, avec ce jeune homme de petite taille ne payant pas de mine, m'apprenant qu'il existait d'autre position que papa sur maman. Je me suis rendue compte que j'étais comme le personnage de Bree Van De Kamp, une femme qui a longtemps confondu jouissance et orgasme. Ce dernier ne m'a pas seulement appris ce qu'était le plaisir, il m'a appris ce qu'était la passion. En fin de compte, le premier orgasme est le vrai dépucelage. Et puis tout s'est accéléré. Guillaume a enclenché la troisième. Il me laissait difficilement rentrer chez moi, ne voulait pas rester deux jours sans me voir, me proposa de s'installer chez lui au bout d'une semaine, m'a fait rencontrer ses parents au bout de 2 semaines de relation. J'ai dû inventer un nombre incalculables de mensonges et d'entourloupes pour ne pas éveiller les soupçons de ma famille. Seule ma belle-soeur était au courant. Tout allait beaucoup trop vite pour moi et je l'ai fait savoir à Guillaume. Je lui ai fait savoir que la personne que je présenterai à mes parents serait sûrement la bonne mais en attendant ce jour n'étant pas prêt d'arriver, parce que pas encore prête de me caser, je voulais aller doucement. Son but a immédiatement été de les rencontrer. Au lieu de tout naturellement continuer à laisser agir le charme et l'incroyable feeling entre nous, il a pris les devants en faisant en sorte de me laisser aucune issue de sortie.

Portable, ordinateur, réseaux sociaux, historique de navigation, compte en banque épiés, Guillaume s'est mis en mode Inspecteur Gagdet. Un inspecteur me servant un plateau de jalousie à la moindre occasion de mise en relation avec autrui.

A un moment, « Louis Garrel » a tenté de refaire surface mais je l'ai envoyé bouler. Il ne m'a jamais aimé ni su le poids de mes nichons. Je lui souhaite d'avoir pleins de petits Aryens qui présenteront bien sur l'album de sa famille. Si Slash des Gun's N Roses savait qu'il était fan de lui, il arrêterait la musique. Guillaume le surnomme « De Mon cul ». Il est moqueur. Lui a trouvé la clé. Il a réussi à décoincer la prude pour sortir la dévergondée. Comment ? Il a d'abord baisé mon coeur. Je suis de signe astrologique Poisson, mon coeur guide mon cul. Guillaume et moi sommes des âmes soeurs sexuels. Nos prises de têtes sont aussi explosives que nos parties de jambes en l'air. Hot. Très hot. Selon lui, elles lui ont allongé le pénis. Un plaisir sans doute dû à mon périnée de compétition d'après une sage femme. Il me contredit toujours quand j'insinue qu'il m'aime uniquement parce qu'avec moi, sa clé a trouvé sa serrure. Quand mes parents ont su que je fréquentais Guillaume, ils sont tombés aussitôt malades. Comme à chaque fois. Seulement là, ils sont tombés sur un requin bouledogue qui ne lâche jamais rien. Ce dernier a sorti le grand jeu les premières semaines. Restos, sorties, surprises, virées nocturnes, bijoux, femme de ménage à ma dispo, en veux-tu en voilà, il me filait même sa carte bancaire pour aller faire du shopping en sa compagnie dès qu'il recevait son salaire. Seulement quand arrive le grand moment où les hommes pensent ne plus avoir à t'impressionner ou être en concurrence, ça se gâte. Leur vrai visage refait surface et ils ne pensent plus qu'à leur pomme. Comme si dès qu'ils nous ont en poche, leur compte en banque passe au découvert. Vous imaginez si à notre tour on leur disait : Tu as goûté au fruit défendu ? Ça t'a plu ? Bon maintenant prépares-toi au glaçon. Les hommes sont comme autrui, ils ont d'abord pitié d'eux. Guillaume a procédé avec moi telle une araignée. Il a tissé sa toile pour me piéger. Il me l'a avoué. Il a fait tout ça pour me coincer et barrer la route d'éventuel adversaire. Egoïste mais plutôt bien joué. Aujourd'hui il a obtenu ce qu'il voulait, de beaux enfants et une propriété achetée. Moi, les années folles, la carrière et la belle cérémonie de mariage de princesse, dans le cul. Les hommes sont trop bêtes. Ils croient toujours que la femme est acquise. Ils oublient. Ils ont oublié. Ils oublient toujours que chacune d'entre nous est une bombe à retardement. Certaines avec une minuterie plus longue certes mais toujours potentiellement prêtes à exploser en faisant tout péter.

Moi et Guillaume n'avons pas ramé pour tomber enceinte. Je dis « nous » car après avoir dit que j'avais porté notre fils pendant presque 1 an, Guillaume a répliqué que lui l'avait porté 30 ans dans les couilles. En tout cas, bébé est apparu dans mon ventre au bout d'un mois. Par contre, s'en est suivi neuf mois de galère. Moi qui pensait que ce serait comme dans les films : des envies, des chichis, un gros ventre à caresser et des phrases du genre « la grossesse est la plus belle chose au monde je le recommande à toutes les femmes, je me sens si épanouie ! » Tu parles. Je me suis sentie comme de la merde. J'avais de ces crampes d'estomac à m'en donner le vertige. Je vomissais tellement que j'ai fini par en vomir ma bile. Faiblesse, lourdeur, aigreur, tristesse, colère, paranoïa, perte de l'appétit et hémorroïdes. J'avais l'impression que le

monde s'écroulait. Pour moi ça été plutôt aller et retour à l'hôpital et des phrases du genre « Je voudrais tombée dans le coma et me réveiller dans 8 mois ! ».

Heureusement vers le quatrième mois ça allait mieux psychologiquement et j'ai attendu patiemment (euphémisme!) la fin. Une fin qui s'est soldée par un déclenchement, sept heures de contractions continue, un col fermé à double tour et une césarienne d'urgence. Le bon côté est que mon fils est sorti sans souffrir, tout propre et que je n'ai pas eu la chose que je redoutais le plus : l'épisiotomie ! Pendant les cours de préparation à l'accouchement, j'ai même entendu parlé de déchirure pouvant aller jusqu'à l'anus. Quelle horreur.

Seule déception, je n'ai pas pu voir Guillaume me tenir la main en me disant de pousser comme dans l'émission Baby Boom. Bref. C'est comme ça que mon fils est venu au monde. Je lui ai donné le prénom d'une rock star. Je me suis dit que s'il pouvait sortir aussi beau que ce dernier, il partirait déjà avec une longueur d'avance dans la vie. Et pour l'instant le pari est gagné. Il n'a pas besoin de filtre sur Instagram. Son père rêvait d'avoir un enfant beau. Il faut dire que je le comprends. Dans sa famille tout le monde est loin d'être magnifique. Les seuls potables sont lui et son frère. Je veux dire parmi ceux qui peuvent encore se reproduire, les autres ne comptent pas. Ils sont tous vieux. La première fois que j'ai assisté à une réunion festive de sa famille, j'ai eu l'impression d'assister à une réunion du troisième âge. C'était flippant, déroutant. J'étais la seule typée, la seule de mon âge et la seule bonasse. Tout droit sortie de Retour Vers Le Futur. Certains me regardaient comme si je venais de descendre d'un arbre et d'autres me mataient carrément. Une petite sosie de Jean-Pierre Raffarin m'a lancé une réflexion raciste avant de poursuivre sa course poursuite débile avec ses cousins aux yeux tout sauf vifs. On aurait dit la consanguinité party. Je n'ai sentie aucune bienveillance de la part des gens qui étaient là, juste une gêne en provenance de Guillaume qui avait l'air de se décomposer intérieurement. Je ne m'étais jamais sentie aussi mal à l'aise.

Pour couronner le tout, l'un des tontons a tenu à se produire devant nous tous pour une démonstration de danse avec sa compagne. Tous deux vêtus de justaucorps bleus pailletés. Ils auraient filé des conjonctivites au jury et public de Danse avec Les Stars. Les parents de Guillaume discutaient avec les hôtes. Son jeune cousin lui ne me lâchait pas. Il est gentil mais j'ai tout de suite vu qu'il ne devait pas faire parti des populaires de son lycée. Pas sûr de lui, hésitant, une élocution limite, le timide un peu gauche, la vraie victime quoi. Le pauvre. Jeune et déjà si vieux.

Pendant qu'il me parlait, je continuais à regarder autour de moi, en pensant que tout cela ne pouvait être réel. Je n'étais pas là, ça ne pouvait pas être moi, j'étais sûrement devant ma télé en train de regarder l'émission Confessions Intimes.

Entre deux absences, je voyais la grand mère maternelle de Guillaume très attachée à sa famille, en mode mère Thérèse continuer sa tournée de câlins et de baisers. Je voyais aussi son grand frère nous ignorer, m'ignorer. Il a dû nous dire deux trois phrases à tout casser et puis il nous a snobé comme d'habitude. Pourtant il voyait très bien que je faisais une descente d'organes. Mais lui serait-il venu à l'esprit de m'emmener avec lui dehors me présenter et papoter avec son crew ? Non. Monsieur n'a pas de « belle-soeur ». Je ne suis qu'une copine de plus. Une autre princesse de Monoprix qui brisera le coeur de son frère dépourvu de bon goût.

Les seules adultes sans dentiers étaient ceux de l'équipe du domaine et restaurant où avait lieu la petite fête. Equipe et lieu qu'il connaît très bien puisque appartenant à la famille de sa meilleure amie lesbienne. D'ailleurs ses parents ont fait combo à elle. Trois enfants dont deux lesbiennes et un gay. Bingo. Les trois numéros dans l'ordre. J'avais jamais vu ça.

Un collègue de Guillaume a une théorie. Pour lui, une femme qui couche avec une autre femme n'est pas forcément lesbienne mais un homme arrivant à coucher avec une autre est forcément gay. En gros qu'un vrai bisexuel ne peut exister que chez la gente féminine. Guillaume est d'accord. Moi en tout cas je déteste son frère. Je le détestais. Depuis que son neveu est né, ça va mieux. Il est plus intéressant, s'intéresse plus aux autres, à moi. C'est peut être dû au fait qu'il a pris conscience que son frère et moi c'était du sérieux. Par contre, il est toujours aussi vulgaire et je pèse mes mots. A table, cet insolent a demandé à sa grand-mère si elle voulait se faire décolorer l'anus en parlant d'une mode lancée en Amérique. Le pire est que j'étais la seule choquée. Moi juste le mot merde suffit pour que mon père me remette à ma place. Ma mère quand elle voulait dire que c'était la merde, elle disait qu'on allait manger du caca.

Bon il est l'heure d'aller chercher mon bambin à la crèche. Juste le temps d'enfiler un pantalon et mettre à la machine les draps salis par la crème anti-crise hémorroïdaire de Guillaume. Au lieu de mettre un caleçon, il en a mis plein le lit ce con. Il adore dormir nu, il se prend pour Kirikou. Cette nuit c'est même le grand Kirikou qui est venu me chevaucher. Un peu douloureux d'ailleurs. Ma flore vaginale doit encore s'être fragilisée. Merde. Du moment qu'il prend son pied, je le prend aussi!

Nous sommes rentrés. Qu'est-ce que les gens sont antipathiques ! Tu croises quelqu'un dans ta résidence, tu lui dis bonjour, au pire il ne te réponds pas, au mieux il te dit bonsoir avec une gueule qui te dit merde. Sa tronche te dit « ta gueule me parle pas ». On aurait dit qu'être aimable auprès des autres au quotidien est un délit. Dans certaines contrées c'est le contraire qui est un délit. Moi je me suis prise tellement de vents que par appréhension je suis devenue aussi impolie qu'eux. A neuf mois, mon fils se fout de moi. A la crèche il est exemplaire, en dehors il me fait la misère. Heureusement que son père est rentré du boulot. Son père. Il m'énerve tellement que j'en viens parfois à le mordre. En revanche en son absence, des tas de choses glauques inondent mon esprit. Dès qu'il sort de mon champ de vision, j'ai peur de ne plus le revoir. C'est comme ça que j'ai su que je l'aimais.

Mercredi dernier, je fêtais mon anniversaire. Guillaume m'a offert mon premier tour de Paris en limousine. Une limousine blanche. C'était trop bien. Ils ont de la chance les riches. Un chauffeur nous a fait faire le tour de la capitale pendant une heure. Enfin un peu moins car on est arrivés à la bourre au point de rendez-vous. Je suis rarement à l'heure. Je suis noire. Dans la limousine j'avais envie de faire l'amour mais j'avais mes règles en mode chute du Niagara donc c'était même pas négociable. J'aurais bien voulu lui faire une fellation mais je ne voulais pas abîmer mon maquillage. Une éjaculation faciale ça vous détruit un visage parfois. Je ne pouvais pas me le permettre on devait aller au restaurant juste après, de quoi j'aurai eu l'air.

Bref j'avais les boules. La limousine nous a déposé au pied de la Tour Eiffel. Elle y abrite un restaurant très guindé dans lequel on a mangé. On a terminé la soirée dans un hôtel du Ve arrondissement au décor somptueux. Plus hype tu meurs. Malgré le mauvais temps, la soirée a été belle et romantique. Mais pendant tout ce temps, je pensais à mon fils.

Il y a une semaine, je fêtais mon anniversaire. Il y a trois jours, j'ai appris que ma mère avait un cancer. Hier, ma rédaction m'a viré. Au bout de deux saisons, le chef d'édition a attendu d'avoir signé un contrat stable avec la chaîne pour descendre en flèche mon travail et me montrer la sortie. Je ne vais pas dire que je ne m'y attendais pas au fond. L'équipe ne m'a jamais réellement intégré.

J'étais payé au sujet, à la pige. Pigiste = ne peut être propriétaire, un mal de chien à louer, un mal de renard à se faire prendre au sérieux par la sécurité sociale et tous les autres services de l'état.

Après un démarrage difficile avec un cadreur/monteur qui a omit d'enregistrer le son et la moitié des images de mon premier tournage, j'ai été en perpétuel quête d'intégration. Je n'ai jamais été convié à une seule réunion ou conférence de rédaction. Je devais supplier pour que quelqu'un vienne voir mon sujet avant la diffusion. Je me demande encore pourquoi le producteur m'a qualifié de « diamant ». Il a dû confondre avec un caillou ou voulait peut-être juste complimenter une femme enceinte. Qui sait ? Il devait revenir d'une gâterie. Et puis un beau jour sans prévenir, le chef d'édition m'a lancé que pour avoir une chance de continuer avec eux, je devais interviewer chaque joueur de chaque club. Il m'a craché ça pêle-mêle entre autres, avant d'ajouter avec dédain qu'il n'avait pas mon temps car il avait une réunion de rédaction. Le pire est qu'il m'a balancé ça en pleine open-space. Je te dis pas la honte. Il m'a sodomisé et personne n'a réagi. Je crois qu'il ne m'aime pas. Peut être même qu'il me déteste. Tu dois forcément haïr quelqu'un pour la faire se sentir une merde. Je n'ai même pas réagi à ses propos, je ne me suis pas défendue. Il m'a touché c'est foutu. Je ne suis plus jamais revenue. Mon absence est passée de toute façon inaperçue.

Ma vie professionnelle est une succession d'échec. Il n'y a pas un job où ça ne s'est pas terminé en eau de boudin.

Il y a d'abord eu mon ancien école de journalisme qui a lancé sa boîte de production. Elle proposait à des médias, ses services et la main d'oeuvre qui va avec, à des prix défiant toute concurrence. La main d'oeuvre c'était nous. Des anciens et actuels étudiants bossant comme des roumains parce que pas le choix, pas d'autres opportunités. En gros ça fonctionnait comme si on demandait à un athlète de courir le 100 mètres le ventre vide. On a bossé pour toutes sortes de médias : sportif, féminin, animalier, people. La vedette de notre JT sport était le fils d'un journaliste reconnu et influent. Il se faisait la main en animant son propre talk avec la gestuelle de Sarkozy au milieu de ses invités, connaissances de son papounet. On m'avait rapporté qu'il se comportait comme un enfant gâté étant le pire cauchemar de la compagne de son papa, une jeune perle africaine. Ça devait donner du genre Lupita Nyong'o avec Panoramix. Les culs roses sont attirés par les culs noires. Surtout les cheveux gris. Ils sont en mode « Touch the black never come back ». Le tourisme sexuel a encore de

belles décennies devant lui. C'est comme ça. Beaucoup le renie, mais on est au fond attiré par la différence. Moi j'ai bien craqué pour le joli petit cul rose et rebondi de Guillaume.

Bref. Tout ce que j'ai fait, tourné, réalisé, enregistré n'a jamais été diffusé dans ce JT sport. Tout ça ne rimait à rien vu que ma rédac' chef m'a dit qu'elle ne s'intéresserait à mon travail que le jour où je lui amènerais Zidane! Comme si on le trouvait à Châtelet. Je perdais mon énergie et mon temps, chose que je ne pouvais pas me permettre, j'avais besoin de tune. Je ne pouvais me comporter comme cette collègue qui passait son temps là-bas à faire la beni oui-oui. On peut se le permettre lorsqu'on habite la ville chic voisine à l'école, qu'on ne sait pas épeler le mot RER, métro ou bus car on a la petite voiture sans permis très chère achetée par papa assurant les arrières et les devants. Elle n'était pas pressée la petite, elle avait le temps de faire du zèle. Son seul problème à l'époque était sa jalousie envers une autre petite poupée de luxe de sa promo dont les longues jambes, les hauts talons et les yeux de biches, la faisait passer devant elle pour tous les projets.

J'ai lâché la société de production de mon école pour bosser en tant que serveuse dans un restaurant au pied de Montmartre. En tant que bobo, ma rédac' chef y avait ses habitudes, elle m'y a donc pistonné. J'ai tenu un mois. Pas pour le boulot, pour la tête à claque que j'y ai rencontré. Une maghrébine sans tune mais dans le délire bobo. Elle passait son temps à fumer et boire dehors avec les clients, ses potes. Et se faire tripoter de temps en temps.

En fin de soirée on se partageait les tâches et souvent je la laissais choisir histoire qu'elle puisse s'adonner à ses apéros. Quand à mon tour je lui ai exceptionnellement demandé d'échanger nos tâches, son refus fut cinglant. J'avais les boules et je me suis jurée de ne plus lui faire de cadeau. A partir de ce moment la tension est montée entre nous jusqu'à atteindre un point de non retour. La nuit où elle s'en est prise à moi pour s'être faite engueulée par le patron fut celle de trop. Je me suis dirigée vers elle dans le but d'en faire de la pâtée pour chat. Son petit copain m'a barré la route. Cet abruti ne l'aurait pas fait si il savait combien de fois il était cocu. Guillaume s'est mis devant lui, en mode tu la touches, je te touche. Moi je ne voyais que ma proie. Elle m'a traité de singe. Je lui ai répondu en lui jetant un casque de moto. Ils se sont mis à plusieurs pour me retenir avant que je commette un meurtre. Je n'ai pas de force mais cette nuit-là je lui aurait dévissé la tête. Elle a dû le sentir elle aussi, sinon elle n'aurait pas autant reculé. Le lendemain j'ai donné ma démission. Le patron m'a demandé de rester. Ça m'a autant surprise que touchée mais je ne pouvais plus continuer. Je la haïssais. Trop.

Next. Un jour je reçois un appel du dirlo de mon école de journalisme : « Devinez avec qui je suis? » Ni une ni moins il me passe cet homme de média influent, qui me donne rendez-vous dans ses luxueux bureaux. J'étais agréablement surprise de cette opportunité. Pas surprise que le dirlo ai pensé à moi. A mon avis il pense souvent à moi. Peut-être même sous la douche. J'ai toujours eu l'impression que je l'excitais. J'en ai eu la conviction lorsqu'il m'a emmené plusieurs fois déjeuner et dîner en tête à tête dans des restaurants très huppés. Ça se voyait aussi à son regard et sa façon de me parler. Je sentais qu'il avait envie de me goûter puis de me dévorer quand je lui ai avoué un jour que j'étais vierge. A mon avis ça a dû être l'éruption dans son pantalon.

Lors de ce déjeuner là, il m'avait posé des questions si personnelles que j'ai fini par lui lâcher que je n'avais pas d'expérience avec les hommes et que je n'en étais pas encore là. Je pensais que ça allait le calmer. Au contraire, j'ai senti que ça la autant surpris qu'excité. Je dois dire qu'il s'est toujours conduit en parfait gentleman avec moi. Sauf la fois où il m'a envoyé par SMS que je méritais la fessée. Il devait être bourré. Sinon un gentleman. Un gentleman qui n'aurait jamais pu me séduire. Un homme de l'âge de mon père ne peut pas me séduire. A part Clint Eastwood.

Arrivée au rendez-vous tant attendu, l'homme influent des médias alias Père Castor m'a longtemps bassiné avec des histoires géopolitiques avant de me proposer une place de journaliste dans le lancement d'une émission sportive. C'est certainement le job où je me suis sentie le plus épanouie. Tour à tour journaliste, reporter, chroniqueuse, programmatrice d'invités, assistante de rédaction, j'étais un couteau suisse faisant partie intégrante de la rédaction et ça me plaisait. J'ai évolué journalistiquement très vite et surtout j'avais un vrai salaire, un contrat, mon premier vrai contrat! Par contre je sentais qu'autour de moi tout le monde ne s'aimait pas. Il y avait quelque chose qui clochait. Notre équipe, cette émission, cette production externe n'était pas appréciée des internes de la chaîne. On a même changé de présentateur, de rédacteur en chef. Moi j'étais en dehors de tout ça. Je voulais juste bosser, m'épanouir, gagner ma vie, faire en sorte que ces années d'études, de galère n'aient pas été vaines. Tu parles. Au bout d'un an, un soir, à la fin de l'émission, j'apprends qu'il n'y aura pas de lendemain. L'émission s'arrêtait d'un coup. J'étais au chômage. Comme ça. Sans préavis. Sans aucune explication de personne. Énième échec, énième dépression.

Et puis il y a eu ce restaurant. Encore. Ce minuscule resto africain niché dans une rue des Hauts-de-Seine où on avait nos habitudes avec Guillaume. Lorsque le patron s'est agrandi en prenant un local plus grand il m'a proposé une place de serveuse. Compte tenu de mon accouchement récent et de ma dernière expérience en restauration, je lui ai plutôt proposé de devenir sa community manager et de lui organiser une inauguration médiatique. Lui, a insisté pour le poste de serveuse avec un salaire attrayant et un contrat. J'ai hésité mais c'était sans compter Guillaume dont les yeux bleus se sont transformés en billets verts avec le signe du dollar au milieu. J'ai accepté. J'ai signé.

Je voulais aider à faire bouillir la marmite et je me suis fiée au sourire de ce patron qui avait l'air de transpirer la bonhomie. Je ne me doutais aucunement que j'allais bosser pour Jafar.

Mon premier jour a démarré en trombe un samedi. Un briefing de quelques minutes pour me dire où étaient placés les objets, pas de numérotation des tables, pas de barmaid, pas de plongeurs, une calculatrice en guise de machine, une salle comble toute la journée, un repas à 15h, une salle comble toute la soirée, aucun débriefing à la fin du service. Même la serveuse habituelle, jeune étudiante ivoirienne déjantée et très rigolote, ne savait plus où donner de la tête. Elle m'a félicité en me disant qu'on dirait que j'avais fait ça toute ma vie. Non. Je m'accrochais juste.

J'enchaînais les services du midi et du soir dans la même journée sans compter le week-end. Je voyais de moins en moins mon fils. Je rentrais la nuit crevée, courbaturée. Ma cicatrice de césarienne me faisait mal. Je ne faisais plus l'amour. J'en

pouvais déjà plus mais je tenais. Je ne voulais pas d'échec. Pas encore.

On se défonçait tous comme des chameaux mais le patron ne le relevait pas. Et je ne vous parle même pas de la fois où ils nous a tous convoqué pour nous dire qu'il avait commandé un gris-gris censé donner une maladie incurable à celui ou celle d'entre nous qui le volerait. Aucune considération pour ses sous-fifres et un management sans précédent. Il a même réussi à faire pleurer ma collègue avec qui il bossait depuis un bout de temps déjà. Cette dernière en pleurs lui disait combien il avait changé et que ce n'était pas qu'une question d'argent entre eux.. Hum. Guillaume était présent ce jour là. Pour lui, il y avait anguille sous roche. Une vraie langue de vipère celui-là. Je m'apprêtais à tirer ma révérence tout en lançant les invitations pour le cocktail inaugural que je prévoyais.

Une grande personnalité noire influente m'a fait la bonne surprise d'y répondre favorablement. Il m'a mise en contact avec un mec soi-disant reconnu dans la mode africaine (Plus tard j'ai compris qu'il m'a en fait refilé le bébé pour s'en débarrasser). Quel personnage ce mec ! Il a l'accent moitié américain, africain, et de Vincent McDoom. C'est très étrange. Plutôt extravagant, c'est le roi de la tchatche. Habillé en mode fashion, faux bling bling, jean délavé et déchiré, avec ses énormes lunettes, on aurait dit une mouche. Il m'a retourné le cerveau. Il s'est présenté comme étant le gourou de la mode africaine, rompu à l'exercice de la Fashion Week à travers le monde. Un Jean Paul Gautier noir prêt à réaliser un défilé durant le cocktail. Il m'a soutiré cent cinquante boules afin d'acheter des hauts pour ses modèles. La veille du cocktail il me somme de trouver huit mannequins. Lui, en a ramené trois. J'ai dû trouver les autres alors que je pourrais confondre Kate Moss et un frisbee. Tout fut un branle-bas de combat sans le moindre budget mais j'y suis arrivée. Je gérais les invités, le défilé, le service etc.. J'avais la tête comme une pastèque, une pression d'enfer.

Au final, la moitié des invités n'est pas venue, un défilé de mode misérable avec des colliers de perles à la con, sur un tapis rouge en papier crépon scotché sur le sol, un musicien griot ramené par le patron qui nous a cassé les oreilles et un J.P Gautier parti avec les hauts des modèles en me laissant la moitié de la note des consommations de ses invités. Plus tard j'ai su que son truc en réalité, est d'écumer les VIP Room en quête de sportifs de haut niveau qui pourrait devenir client de ses bijoux. C'est un faux type. Je pense qu'il va réussir. Il est rusé, sait se vendre et a la langue bien pendue. D'ailleurs il m'a téléphoné un jour rien que pour me rapporter qu'il venait d'apercevoir mon patron et ma collègue serveuse sortant ensemble d'un restaurant chic sur les Champs Elysées. D'après lui, en le voyant, ils semblaient gêner alors en petite peste il les a grandement salué pour les mettre encore plus mal à l'aise. Il est drôle. Il m'a aussi dit que mon patron l'avait choqué par son comportement envers ses employés le soir du cocktail. Ce soir-là ça a clashé. Mon erreur ? Oser avoir avoué au patron qu'il pouvait parfois nous heurter. Il m'a hurlé près du visage et sans le savoir, enlevé mon cran de sûreté. Cela a fait tilt. Je lui ai balancé qu'il pouvait se carrer son chèque dans le cul et compter sur moi pour lui faire une sacré pub. Il a subitement eu les yeux tout ronds derrière ses lunettes carrées. Je l'avais cloué. Je tremblais de tout mon être. Un feu s'embrasait à l'intérieur de moi. Vu le nombre d'objets tranchants et contondants dans la pièce, j'ai préféré prendre

rapidement la tangente. J'étais en pleine crise d'hystérie. J'avais tellement mal à la tête. J'ai eu peur de péter une durite. Au sens propre. Qu'un nerf lâche. J'ai tenté de rentrer en voiture, il m'a retenu et m'a mise dans un taxi. Plus tard, Guillaume m'a confié qu'il lui était reconnaissant au moins pour ça. En rentrant je me suis mise minable.

Enième échec. S'en est suivit une dépression, de sévères insomnies, des siestes interminables, des migraines et une addiction à la codéine.

Tous des échecs. Je n'avais déjà pas une grande estime de moi, aujourd'hui je n'en ai aucune. Je crois que l'extérieur ne se rend pas compte à quel point mon mal-être est profond. J'ai l'air enjouée, sûre de moi, avec un tempérament de feu alors tout le monde croit que je suis une Lynette Scavo. C'est trompeur. Je suis toute cassée à l'intérieur. Je me sens tellement nulle. Tout le temps. Depuis longtemps. C'est dur. Guillaume dit que j'ai hérité de la rage de ma mère et du drama de mon père. J'ai parfois l'appel du vide. Des envies de meurtres également. Sauf que la mort m'effraie et que je me dis que ça doit faire très mal d'être tué. Je n'imposerai donc cela à personne, j'aurai du mal à passer à l'acte. Si j'avais été sociopathe ça aurait été plus facile. Seulement je suis le contraire, du coup, je souffre.

J'ai été malheureuse dans pleins de jobs mais ce qui me faisait tenir c'était cette étincelle dans les yeux de mon homme. Lorsque je suis au chômage, je sens sa déception, sa frustration. Je le sens. Alors que quand je gagne de l'argent il m'incite à aller faire du shopping, prendre soin de moi à l'institut de beauté, me faire plaisir parce que je l'ai bien mérité. Je l'ai mérité.

Aujourd'hui je suis sans boulot, malheureuse et me sens minuscule. Comme je l'ai dit à Guillaume, il y en a qui ont la chance d'atteindre leur but, leur objectif, leur rêve, leur idéal. Il y en a qui accèdent au bonheur. D'autres pas.

Je vais donc arrêter de croire aux contes de fées. C'est officiel. Je vais entrer dans la réalité. Ma réalité. Je vais essayer de subvenir au besoins de ma famille en essayant de refouler et repousser un maximum le Mordor sévissant à l'intérieur de moi. Si seulement j'avais un anneau magique. Heureusement j'ai mon fils. Il n'y a que grâce à lui que je survis. Si il n'était pas né, j'aurais sombré. J'ai tellement envie de sombrer..

Le coup de génie de la journée revient à ma belle-soeur qui s'est dit que s'épiler le pubis avec la mousse à raser de son mari serait une bonne idée. Résultat, quatre pustules de la taille du Texas ont élu domicile sur son terrain fraîchement tondu. Elle a du faire un pacte avec l'alcool à 90° pour faire disparaître tout cela la pauvre. Elle est drôle. Je l'aime beaucoup. C'est la grande soeur que je n'ai jamais eu. Une amie. Une confidente. On avait appris à s'appuyer l'une sur l'autre. Elle s'est éloignée lorsque j'ai quitté la maison familiale. Je crois qu'au fond, elle m'en veut de l'avoir laissée seule là-bas. Avant je pouvais lui demander n'importe quel service, elle ne me refusait absolument rien. J'étais même sa tête à coiffer préférée. Aujourd'hui c'est limite si je ne dois pas prendre rendez-vous pour lui demander une coupe.

J'ai dû me trouver d'autres coiffeuses. La première, une copine de ma belle-soeur, fan de télé-réalité et mère de 4 enfants de 3 pères différents, s'est toujours rendue disponible pour mes cheveux, gratuitement en plus. La seconde est une folle convaincue que Dieu lui parle et que les prostituées seront damnées, les non

confessés également. Une quarantenaire célibataire et sans enfant, élevée par des bonnes-soeurs dans un couvent au Sénégal avant de se retrouver elle-même bonne à tout faire chez des bourges à Paris. Chiante mais drôle sans le savoir, elle se rend plus à la messe que le Pape lui-même.

Ma belle-soeur m'a dit qu'elle avait un problème de thyroïde et qu'elle était folle. C'est peut être une plaisanterie. Ce qui est sûr c'est qu'elle risque de sombrer dans la folie. Je le sais. Je le pressens. Qui mieux qu'une dépressive pour en diagnostiquer une autre.

La femme de mon frère, c'est Cosette. Mes parents voudraient qu'elle soit une ménagère parfaite des années 50. Trop occupés à penser à leurs désirs, ils ont oubliés de penser aux désirs d'autrui. Combien de fois mon père m'a prise en otage tête à tête pour me bassiner sur les défauts de chacun et chacune. A chaque fois j'avais envie de crier mais foutez leur la paix merde! Au lieu de ça, je hochais timidement la tête en faisant mine d'écouter alors que j'essayais de me représenter Tupac en train de me demander en mariage.

Je n'ai jamais vu mes parents se montrer objectifs nous concernant. On pourrait chier par terre au milieu de tout le monde, qu'ils nous trouveraient des excuses. Les autres, pas le droit à l'erreur.

Vous savez ces mères ultra possessives haïssant la fille qui a osé prendre une place dans le coeur de leur fils chéri ? Ma mère en fait partie.

C'est simple. Ma mère vous apprécie, tant mieux pour vous, elle vous a dans le collimateur, vous êtes foutu.

Personne n'a jamais trouvé grâce aux yeux de mon père. À part peut-être les juifs. Il les a toujours cités en exemple pour nous faire la leçon. Son ambition à lui était de me voir mener et réaliser une grande carrière d'intellectuelle mais un beau-fils n'était pas dans son plan. Si j'avais attendu son approbation, je serai morte vieille fille. Mon père c'est mon chouchou. Je l'aime plus que tout.

Imaginez-vous essayer pendant plus de 15 ans faire votre possible pour plaire à votre belle-famille, devoir être à la hauteur pour toujours se prendre une porte dans la gueule. Le dernier clash en date a été d'une telle puissance qu'il a provoqué le départ de toute la petite famille. Mon frère, sa femme et leurs enfants venus se réfugier chez moi en attendant de trouver un endroit où déménager. Résultat, des pleurs, beaucoup de pleurs. Des petits-enfants en pleurs, des grands-parents en pleurs, des parents en pleurs. Un frère tiraillé entre l'amour qu'il porte à son épouse et celui qu'il porte à ses parents. Mon frère est fou de sa femme. Dur à croire parfois vu comment il l'envoie bouler régulièrement tel un macho. Pourtant il est fou d'elle. Il l'a avoué à Guillaume qui me l'a répété mais cet amoureux transit est aussi un fils ayant toujours fait passé le désir de ses parents avant les siens d'où le dilemme dans lequel il se trouve aujourd'hui. Et sa femme.. Persuadée que sa belle-mère en qui elle voyait une mère de substitution la méprise, que ses beaux frères sont bons pour l'asile, qu'il n'y a plus de place et d'intimité dans cette maison dans laquelle elle ne s'est jamais vraiment sentie chez elle, que son mari se noie dans un verre d'eau et que pour couronner le tout ses enfants traumatisés par cette mauvaise ambiance se réfugient de plus en plus dans

leur bulle (le petit dernier est tellement introverti que le simple bonjour d'un camarade de classe à la maternelle l'a rendu inconsolable), elle ne voyait qu'une solution à ses problèmes sans issues, partir. Déménager, partir. Cette fois ci, elle était déterminée. Jusqu'à l'arrivée de ce cancer.

Ma mère est sortie de l'hôpital après s'être fait enlever huit litres de liquide dans le ventre. Elle commence sa chimiothérapie d'ici la semaine prochaine. A la maison, tout est redevenue comme avant. Jusqu'à quand.

Guillaume en a ras-le-bol de son boulot et de l'attitude de ses supérieurs. Il a de plus en plus de projets dans l'optique de se barrer. Il est comme un lion en cage. Et moi je suis en mode point d'interrogation. Je ne sais pas qui je suis, ce que je ressens et où je veux aller. J'aimerais être riche, célèbre et faire baver tout ceux qui m'ont chié dessus. Faire du shopping sans compter, écrire. En ce qui me concerne, écrire c'est débiter pour ne pas mourir.

Le projet du moment de Guillaume ? Retourner dans sa ville natale en province pour y créer la première chaîne télé du club de rugby de la ville. Évidemment ses parents sont heureux. Ils sont même aller allumer des bougies dans une église hier. Ils auraient leur petit-fils près d'eux et surtout le retour de l'un de leur deux fils chéris. Son père a déjà proposé qu'on vienne s'installer chez eux et prendre possession du premier étage de leur maison. Venir s'installer en haut. Habiter là où la grand-mère est décédée. C'est ça oui.

La belle famille. Je crois que la plupart des belles familles ne se rendent pas vraiment compte de leur attitude. Pour eux ne comptent que les liens du sang. Ils sont égoïstes. Tenez hier j'en parlais avec cette splendide petite sénégalaise musicienne et technicienne du son, au visage rond, lisse et aux locks plus longs qu'elle. Elle doit être née dans les années 70 mais a le corps et le style d'une ado branchée rock n' roll. Sans parler de son sourire Email Diamant qui éclairerait à lui tout seul une pièce plongée dans l'obscurité. Je pense que les elfes de Dame Galadrienne ont dû se servir dans son sourire pour fabriquer la lumière d'Elendil. Elle a deux magnifiques garçons métisses avec son mari dont les parents athées sont originaires d'une campagne Picarde. Et ces beaux-parents sont comme la plupart des athées, intolérants. Intolérants envers les croyants. Pour eux nous sommes des bouffons, limite des gens issus d'une secte. Ils ne peuvent supporter qu'on puisse croire en un Dieu, un paradis, un enfer, suivre des préceptes et pouvoir croire à ce qu'on ne voit pas, juste à ce qu'on ressent. Pourtant elle et moi comprenons les athées. On ne les juge pas. On peut comprendre ce qui a pu les amener à ne pas croire. Certaines personnes ne croient que ce qu'ils peuvent voir ou toucher. Pourtant je crois que si Dieu en personne descendait sur Terre nous parler, cela ne diminuerait pas le nombre d'athées. Le Ying et le Yang. Quiconque pourrait se mettre à rédiger n'importe quelle liste, trouvera toujours des gens à mettre dans la partie pour et contre. La négation étant en nous. Bref. Email Diamant me parlait de sa belle-mère envahissante. Un jour elle m'a raconté que son fils avait demandé à sa grand-mère pourquoi il ne mangeait pas de porc. Elle lui a répondu qu'il n'était pas obligé de suivre ses parents et qu'il pouvait prendre la décision de manger comme eux ses grands-parents. Cette dame devrait

croire en Dieu. Si Dieu n'existait pas, elle m'aurait eu comme belle-fille et elle n'aurait plus jamais revu ses petits-enfants.

Et puis cette manie d'infantiliser leurs enfants adultes et vaccinés. La mère de Guillaume l'appelle ma puce et a même osé lui demandé un jour devant moi si « sa puce » voulait que sa maman lui achète ses sous-vêtements. Autant dire que ma libido en a pris un sacré coup ce jour-là.

Email Diamant s'occupe du son sur le plateau télé où je bosse le week-end.

Auparavant, l'atmosphère était plus respirable et surtout la table régie était remplie de biscuits, chips, cacahuètes, sodas, boissons sucrées. Aujourd'hui sur cette même table régie ne reste plus que de l'eau. Pourtant leur émission marche. Elle est reconnue. Ils ont réussi. Lorsque les riches s'enrichissent, ils font en sorte que les autres ne suivent pas, restent hors course, stagnent, restent à leur place. C'est pour ça qu'on dit qu'il est plus difficile à un riche d'entrer au paradis que de passer dans le trou d'une aiguille. Du coup des fois (très rarement) j'ai plus trop envie de gagner au Loto. Mais les riches s'en fichent, ils pensent toujours que c'est du tout cuit et qu'ils auront toujours leur entrée partout. Ils oublient que la vie sur terre comme la vie après la mort c'est une boîte de nuit devant laquelle les vigiles font le tri entre les VIP et les autres.

A table, un collègue nous a sorti : « Il est né pour rien lui ». Une punchline qui m'a marqué parce qu'il a raison. Tellement de gens sont nés pour rien. Lui en l'occurrence parlait de ce journaliste au physique et à l'esprit similaire à un porc. Ce dernier, plutôt sympa, me fait la bise lorsqu'il me voit, fait son intéressant, lâche deux trois blagues racistes ou misogynes, dragouille les hôtes et vient souvent accompagné d'une jeune fille, de préférence, jeune, infiniment plus jeune que lui. J'ai déjà été à la place de l'une d'elle.

A la fin de mes études lorsque je cherchais du boulot, une fois mes centaines de candidatures envoyées pour la journée, j'ajoutais sur Facebook n'importe quel individu des médias. Tu les ajoutes tous en sachant pertinemment qu'aucun d'entre eux ne te calculera. Lui l'a fait. Un soir, il est venu me parler et m'a invité à son émission. Je me suis dit que ce n'était pas le vrai mais un tordu se faisant passer pour lui afin de me tendre un traquenard. Lorsqu'il est venu me chercher au point de rendez vous, dans sa grosse caisse en plein Champs Elysées aux yeux et au su de tous, je me suis bien rendu compte que c'était le vrai. En revanche je n'allais pas tarder à découvrir que c'était bien un traquenard. Durant le trajet, il me demandait comment je trouvais sa caisse. Arrivée au studio, il m'appelait ma chérie, était tactile, se comportait avec moi comme si on avait cultivé l'igname ensemble. Je n'aimais pas les regards que nous lançaient les autres. J'étais gênée. J'avais tout de suite compris que les autres pensaient que je sortais avec lui. Plus la soirée avançait, plus je me sentais mal. J'ai ri jaune lorsqu'un consultant de l'émission m'a lancé avec un regard pervers que j'avais les fesses de Surya Bonaly. Le journaliste m'a ensuite emmené dans un restaurant parisien huppé où il me proposa de me trouver du boulot à l'antenne. Je l'ai calmé en lui disant de me tester d'abord sur mes compétences journalistiques pour voir si j'avais les capacités de mettre en exergue ce que j'avais appris pendant ma formation. Il était surpris. Il s'attendait sûrement à une fille facile prête à tout pour arriver à ses

fins. Et là il se retrouvait face à une jeune fille vierge, fraîchement diplômée, habitant encore chez ses parents dans une petite banlieue pavillonnaire, nullement impressionnée et attachée à sa dignité. J'ai cru qu'il avait compris. Pas du tout. Ça a dû l'exciter. Sur le chemin du retour, il m'a torturé. Dans sa voiture il a commencé à me chanter de la variété française en me caressant le visage avec ses grosses mains aux doigts boudinés. Il a ensuite soudainement stoppé la voiture dans un endroit isolé. A ce moment là, je me suis demandé pourquoi je n'avais jamais pris la peine de m'armer d'une gazeuse. Paniquée, je n'ai plus bougé. Par contre mes yeux jouaient aux essuie-glaces à force de chercher le moyen de l'assommer. Il s'est approché de moi et a tenté de m'embrasser. Je l'ai repoussé gentiment en détournant ma tête. En vérité j'avais envie de le gifler mais je ne voulais pas le vexer. C'était un homme de télé. Il m'a répondu qu'il savait attendre. J'avais la gerbe. Il m'a ensuite gentiment raccompagné jusque chez moi. Mon père en apercevant par la fenêtre le personnage qui me déposait, m'a dit tout fier que c'était bien de me créer des contacts et que j'allais réussir. Il se faisait déjà des films c'est sûr. Les parents sont d'une naïveté ! Comment lui avouer que cet homme d'environ son âge, à bord de cette belle caisse qui venait de me déposer, convoitait la fufoune de sa seule fille ? Mes parents, ces gens simples, lambdas ayant trimés pour obtenir leur retraite ne s'imaginent même pas un dixième de l'envers du décor. Au début, moi non plus. J'étais déçue.

Peu après, j'ai bossé sur l'un de ses médias, un p'tit mois d'été. A la fin, il m'a payé quelques centaines d'euros au noir et m'a invité à son anniversaire. Ensuite, plus de nouvelles.

Jusqu'au jour où il me réinvite à son émission de télé. J'y vais à reculons sachant que je n'obtiendrais rien puisque je ne passe pas à la casserole. J'y vais quand même. J'y rencontre Guillaume. On s'échange nos numéros. Le vieux est agacé. Le lendemain, je sortais avec celui qui est aujourd'hui mon compagnon et le père de mon fils.

Hier mes beaux-parents ont appelé mes parents pour prendre des nouvelles de ma mère. Ils sont même allés la voir en clinique. Ils sont gentils. Ce sont des gens biens, avec une belle âme. C'est pour ça qu'à chaque fois que Guillaume les insultait devant moi ou me disait qu'il allait leur imposer des distances à cause de certaines de leurs attitudes, je le freinais et calmais le jeu. Ils ne méritent pas ça. Jamais. Je les aime bien. Même si je ne leur pardonnerais jamais d'avoir attendu ma première grossesse avant de me considérer comme un vrai membre de leur famille. L'accueil sincère et chaleureux dès le départ, je ne l'ai réellement sentie que chez la très chère grand-mère paternelle de Guillaume. Quelle dame ! Paix à son âme. Une dame petite, frêle, légère, élégante, soignée, une femme de tête, forte, au regard coquin et bienveillant envers moi. Le premier cadeau que j'ai reçu de ma belle-famille vient d'elle. Une superbe et énorme boîte à maquillage pour Noël. J'étais tellement contente. Elle pensait à moi alors qu'on ne s'était rencontré qu'une fois. Elle me parlait normalement, sans détour comme si on s'était toujours connu. J'avais un incroyable feeling avec elle. J'aurais voulu qu'elle voit son arrière petit-fils. Je l'aimais beaucoup. Je l'aime toujours beaucoup. Autre grand personnage de la famille qui avait un regard et une attention particulièrement bienveillante à mon égard, le grand-père maternel de Guillaume.

Paix à son âme. Un ancien douanier sosie d'Henri Salvador, un ténor, un homme de carrure fumant la pipe et dont la veuve, vous savez cette mère Thérèse, me dit en boucle aujourd'hui qu'elle m'aime beaucoup. Il avait dit à Guillaume que j'étais la femme qui le rendrait heureux. C'est ce que je veux dire. Quand ils m'ont vu, ils ont su. Ils m'ont sincèrement adopté tout de suite sans défiance aucune. Comme ces couples dans les orphelinats qui savent au premier coup d'oeil que cet enfant là, c'est le leur. Un coup d'oeil que je n'ai en aucun cas perçu chez mon beau-frère. Il m'aurait laissé crevé à l'orphelinat lui. Tout ce qu'il m'a laissé entrevoir, est cette scène mythique où il s'est jeté par terre en criant et versant toutes les larmes de son corps parce que son amant avait rompu. Il a failli se déshydrater ce jour-là. Un spectacle pitoyable. Le plus étonnant est que personne ne l'a giflé pour le faire revenir à la raison.

Après un Skype avec ma famille hier soir, on s'est maté un classique, Boyz N The Hood. En version française ils ont des voix de tarlouzes. J'ai pleuré à la mort de Ricky. J'avais une boule dans la gorge. Ils sont tous formidables dans ce film. J'adore Ice Cube. Il a une vraie gueule. Angela Bassett comme d'habitude incroyable. Laurence Fishburne, un gourou. Il hypnotise, magnétise. Bon Whoopi Goldberg reste quand même ma comédienne préférée. Après le film, je me suis mise à rêver qu'on habitait une banlieue chic résidentielle à la Wisteria Lane, avec uniquement des voisins noirs influents du type les Obama. Guillaume aurait été le seul blanc. Il aurait vu ce que ça fait d'être la seule peau différente de toute une maison, une rue, un quartier, une cérémonie de mariage, une école, une institution, une entreprise. Il m'a dit que ça lui aurait été égal et que si je voulais on pouvait aller vivre à l'étranger. Cette pensée m'a déjà traversé l'esprit. Je pense beaucoup. J'ai beaucoup d'absence. Souvent je pars tellement loin que je ne sais même pas où je suis allée lorsque je reviens.

Guillaume m'a lu. Il a lu mes écrits et maintenant il pense avoir découvert la nouvelle Charles Bukowski. Il est chiant. Il croit trop en mon talent. Un jour j'ai simulé à table une scène de pleurs, il m'a vu direct un César à la main. Il m'a dit de prendre des cours de théâtre et passer des castings. Moi je voulais juste que son frère me pistonne pour faire des pubs, ça paie bien. Lorsque j'imitai ma mère où que je blague il me dit qu'avec ma répartie, je devrais me lancer dans un One Man show. On a tous de l'humour. On lance tous de très bonnes vannes de temps en temps. C'est pas pour ça qu'il faut faire comme certains mecs de la télé qui montent sur scène sous prétexte de savoir vanner dans leurs émissions. Faire rire, être un comique, un humoriste, est un vrai métier. Elie Kakou, repose en paix. Les Inconnus, ayez longue vie. Guillaume n'est jamais objectif en ce qui me concerne. Il croit trop en moi. C'est épuisant. Aujourd'hui il veut envoyer mes écrits à des éditeurs. Que des étrangers lisent et s'amusent avec mes tripes ? Non. C'est gênant. J'écris parce que les bons psy sont trop chers et ce con veut entraver mon traitement. D'ailleurs j'ai replongé. Depuis deux jours je reprends de la codéine. J'ai caché les comprimés. Avant je ne comprenais pas les drogués. Fumer ça emboucane, ça pue et ça donne le cancer. Se piquer ça fait mal. Je bloque ma respiration et serre les fesses

lors d'une prise de sang alors se piquer délibérément c'est « no way ». Snifer ça doit obstruer et piquer les sinus. Je n'aime pas avoir quelque chose dans les narines. J'ai rarement une crotte de nez. Je ne leur laisse pas le temps de se balader. Le nez doit être aussi libéré que l'anus. J'ai un problème avec ça. J'asticote tellement mon anus que je me crée des hémorroïdes. Guillaume m'a dit un jour que mon anus sentait le chocolat. Il est fou. Il m'a dit aussi que j'étais une droguée. Je ne suis pas d'accord. Il a dit que je me comportais comme telle. Je ne suis pas vraiment d'accord. Hier lorsque j'en ai pris je me suis sentie bien. J'ai pu dormir. C'est une sensation géniale de se sentir dans du coton, comme sur un nuage, sentir ses forces nous abandonner, avoir l'esprit léger, dormir. J'adore dormir. Mais vraiment dormir profondément, pas réfléchir. Je réfléchis tellement la nuit que je suis chaos. Mon esprit ne me laisse pas de répit. Il est toujours sur ON. La codéine m'aide à le mettre sur OFF. Elle m'aide à tenir fermer le placard à pensées glauques, à gérer mon esprit tortueux. La codéine est ma bonne amie. Pourtant je déteste avaler des comprimés. Petite on devait m'écraser les comprimés dans du yaourt pour que je les ingurgite. Aujourd'hui il me faut 1 litre d'eau et une grosse grimace pour les avaler. Je n'aime pas prendre des médicaments mais je le fais. Pour l'effet. Maintenant je comprends les drogués. Je n'en suis pas une. Mais je les comprends.

Aujourd'hui, nous sommes passé au bureau de Guillaume récupéré son VTT. On y a vu le stagiaire. Il nous a raconté que le rédacteur en chef lui avait donné rendez-vous pour parler de la fin de son stage (sachant qu'il lui a déjà dit qu'il n'allait pas le garder). Lorsque le stagiaire est arrivé, le rédac' a mis son manteau en lui disant qu'il partait et reportait cette entrevue avant d'ajouter que de toute façon le stagiaire n'avait rien de mieux à faire de son temps dans sa vie. En gros, ton temps et ta vie ne peuvent pas être précieux, merdeux de stagiaire. J'ai eu de la peine pour lui.

Comment des personnes peuvent avoir si peu de respect envers autrui ? En même temps ça ne m'étonne pas. Ce rédacteur en chef, supérieur hiérarchique de Guillaume n'en est pas à sa première. Il commence à être connu pour ça. Lors d'un déjeuner, une connaissance nous en a parlé. Ce mec de télé aux traits du visage similaires à ceux d'un rongeur est odieux et sa réputation le précède. J'ai envie de sortir du souricide lorsque je le croise. Un ancien stagiaire de la rédaction m'a avoué un jour qu'il ne comprenait pas comment cet homme pouvait être si intelligent et si bête à la fois. Pas faux. Il faut avoir un minimum de jugeote pour savoir écrire un commentaire et poser sa voix sur un sujet. Lui il sait le faire. Et il le fait bien. Il est juste inculte, raciste, islamophobe et d'une bêtise incroyable dans ses propos. Ils donnent des descentes d'organes à toute sa rédaction. Excepté ses supérieurs. Evidemment. Sa nana enceinte est d'origine maghrébine et de confession musulmane. L'incohérence totale. Demain si Jean Marie Le Pen épouse Rachida Dati je ne vais pas comprendre. Pareil pour ce raton laveur bientôt papa d'une moitié de tous ce qu'il conchie. En voilà un autre né pour rien, qui va en plus se reproduire. On en revient au problème de fantasmer sur ce que tu détestes. Je me rappelle du tout premier jour où je l'ai rencontré et du regard libidineux qu'il m'a jeté. J'ai eu envie de me laver et brûler mes habits avant de les jeter dans l'abîme. Lorsque je suis au travail de Guillaume, je porte le masque à la Bree Van de Kamp. Ce qui m'amène à faire la bise à des gens que je n'estime pas

comme le raton laveur ou encore son monteur.

Un monteur avec qui j'ai déjà bossé. Lors d'un montage, il s'est brusquement braqué et m'a envoyé paître. Je lui ai dit de rentrer chez lui si il ne voulait plus monter. Il s'en est violemment pris à moi, ça a clashé comme jamais. Plus tard j'ai su qu'il avait reçu ce jour-là un texto lui annonçant que son grand-père venait de claquer. C'était pas une raison pour m'agresser comme si j'avais tué son aïeul. Il ne s'en ai jamais excusé. En même temps, que peut-on attendre d'un mec avec le physique de Francis Heaulme ? D'ailleurs c'est comme ça que la rédac' le surnomme derrière son dos.

Après le bureau, on est allé chercher le petit à la crèche. Apparemment il s'est encore régalé avec du fromage. Un blasphème pour son géniteur qui en a horreur. Tous ce qui est produit laitier le rebute. C'est pour ça qu'il est petit. Son fils lui, sera grand. Guillaume a ressorti sa théorie du « manger un truc qui pue c'est pas normal ». A cela j'ai rétorqué qu'il bouffait bien des crevettes à s'en étouffer. Il a affiché son air malicieux qui me fait craquer. Arrivés à la maison, il m'a dit être à deux doigts de sortir devant les employés de la crèche que j'étais bien contente qu'il aime les crevettes car pro des crustacés, pro des fofoufous. Je l'aurais tué. La honte. Je refuse qu'il fasse mouiller les dames de la crèche. C'est un bon amant d'accord mais inutile de le crier sur les toits. Aucune femme n'a le droit de remplir des seaux d'eau grâce à mon Guillaume. Il est à moi.

Et dire qu'à son école on se moquait de ses lèvres charnues. On l'appelait Larusso. Cette chanteuse française des années 90, célèbre le temps d'un single. Moi je les trouve sexy et succulentes. Très bonnes à embrasser. Excellentes. Ils n'y connaissent rien à son école. Une école privée catholique, que peuvent-ils bien connaître à la sensualité ? Pour eux, sexy rime avec deux traits en lieu et place des lèvres, le teint de Morticia Addams et la virilité d'un castrat. C'était autre chose dans mon école publique. De toute façon les enfants sont cons. Je préfère dire con que méchant. Je veux croire qu'ils ne se rendent pas compte du mal qu'ils peuvent causer à leurs camarades. Le punching-ball d'un établissement aurait peut être été le boxeur dans un autre. Le Quasimodo d'ici, considéré comme le Brad Pitt de là-bas. La pom-pom girl populaire d'hier, caissière d'aujourd'hui. Tout est relatif. La terre tourne.

C'est comme ce chroniqueur infâme passant son temps d'antenne à dire des abominations. Pour avoir une telle haine, sortir des choses aussi blessantes sur autrui, être plus hardcore que l'Extrême Droite, il a dû se passer quelque chose dans sa vie personnelle. Cela doit relever du profond, de l'intime. Enfin je l'espère. J'ai tapé son nom sur Google pour voir la tête de sa femme et entrevoir sa vie privée. Elle a l'air normal, est plus belle que lui et c'est une femme de tête puisqu'avocate je crois.

Excepté sa tête d'oiseau, il a l'air normal lui aussi. Il n'a pas la tête de ses propos. J'ai remarqué que les gens les plus hardcore n'avaient pas la tête de leurs actions. J'ai croisé l'un des ténors du Parti d'Extrême Droite de ce pays en me rendant dans une brasserie de Boulogne. En sortant, ce dernier m'a souri tout en m'ouvrant la porte. Si je m'attendais à ça. Même pas ne serait-ce qu'un petit regard foudroyant. Plus tard, j'ai appris qu'il portait plainte contre un magazine people ayant publié des clichés de lui et un ami. Son compagnon, d'après le magazine.

En tout cas si ce chroniqueur politique semble apriori normal, au fond il est un

skinhead. Son poing américain à lui, c'est sa bouche. C'est un peu à cause de ce genre de personnage que je ne m'intéresse plus à l'actualité. Et beaucoup à cause des faits divers. Les nouvelles sont rarement réjouissantes. Souvent glauques. Lire l'actu me tue. Ça me déprime. Le comble pour une journaliste. Pas grave. Détenir la carte de presse ne fait pas de moi une journaliste, ça fait baisser mes impôts. Et puis il est loin le temps où l'idée même de ce métier me passionnait.

Mon Bac littéraire en poche, j'ai intégré cet institut de journalisme. Un institut privé cher. Très cher. J'ai fait un prêt étudiant. Cinq ans après mon Master, je paie encore. Au regard de mon parcours, c'est cher payé. J'aurais mieux fait d'aller à la fac, emprunter un autre chemin ou donner sa chance à un autre domaine. Je suis née en France et en tant qu'étudiante, je n'ai jamais vraiment profité de cet Etat providence. Pas d'aides, d'allocations, de RSA, de bourses, rien, je n'ai bénéficié de rien, à croire que tous ça c'est pour les autres.

Je me rappelle en première année, des élèves nous ont quitté. L'année suivante aussi. Moi je ne pouvais pas me le permettre.

J'ai bien aimé ma classe. Elle était hétéroclite. La cour des miracles. Il y a eu des coups de gueule, des coups de pute, des plans culs, des pauses clopes. C'est dans cet endroit que j'y ai rencontré le plus de personnalités. Pas des gens populaires ni célèbres mais des personnes avec de vrais personnalités toutes aussi différentes que riches.

Comme cette petite brune aux racines arméniennes et algériennes, adepte de slam et Black Panthers dans l'âme. Elle est la première personne avec laquelle je me suis liée d'amitié dans cette école. Elle a grandi en Guyane, voue un culte à la culture créole et à Aimé Césaire.

Cette brune aux yeux bleus, blanche comme un cachet d'aspirine, au rire particulier et à la personnalité légèrement farfelue. A sa rencontre, je me suis dit qu'elle pouvait être soit un génie soit un serial killer. Une fille attachante et drôle sans le savoir.

Cette fille rock n' roll, pulpeuse, avec des énormes nibards, au look excentrique et aux racines kabyles. Adepte de shopping, des têtes de morts et grande nostalgique des années 90, je l'a surnommais Dita pour son côté pin-up. Elle parlait avec tout le monde, tout le monde l'appréciait et c'était elle, la détentrice des derniers potins.

Ce jeune Sépharade sosie d'Aladdin, polyglotte, fan de la culture orientale et connaissant par coeur les paroles de la chanson Alabina. Le courant est tout de suite passé entre nous deux. Un feeling d'enfer! Il est un jewish panther de la première heure.

Ce togolais au langage soutenu surnommé « président ». C'était notre mascotte. Le personnage le plus intéressant et le plus drôle de notre promotion. Il avait un accent et des expressions de diplomate africain. Seul bémol, son haleine. Une haleine fétide qui vous prenait aux tripes. Il m'a avoué un jour boire du vin à jeun le matin.

Cette sublime métisse au physique de mannequin contrastant avec son langage et son tempérament de bonhomme. Elle faisait des choix déroutants que je ne comprenais pas toujours.

Cette jeune fille huppée aux racines arméniennes, branchée mode et ce jeune homme Séfarade à la voix de radio se tenant toujours droit comme un I, ayant joué à Rachel et Ross de Friends toute leur scolarité.

Ce blondinet à la tête et au style d'un député, pitre de la classe. Il avait toujours le mot pour rire. Ça ne m'étonnerait pas qu'il devienne homme politique celui-là.

Cette fausse blonde pétillante, femme-enfant, fan de Justin Timberlake, également grande nostalgique des années 90. Elle a perdu sa mère jeune. Une pêche d'enfer malgré un passé douloureux.

Cette brune plantureuse aux racines portugaises venant d'avorter l'été précédant sa rentrée. Souvent en train de faire les courses après les cours, casée et cohabitant à l'époque avec un gars qui ne l'a méritait pas, elle était toujours partante pour lancer des petites blagues cochonnes en cours de géopolitique.

Ce grand brun très cool, au style grunge 90's, chaussé de Van's. Il avait enlevé ses locks avant la rentrée. Plutôt philosophe, toujours une clope au bec, humble et au charme naturel, au fond ça devait être le plus intellect d'entre nous.

Ce fils de bourge complètement toqué qui a essayé ou réussi à me rouler une pelle lors d'un dej' à midi chez lui. Il s'exprimait bizarrement et avait des comportements étranges en cours, parfois des sautes d'humeur, un air de mal être. On aurait dit un toxico. Un toxico hyper gentil. Attachant. Rare pour un bourge.

Ces deux filles, je crois cht'is, partageant un appart près de l'école. Toujours partantes pour les fiestas et les apéros.

Ce prof qui avait quitté sa femme pour coucher avec une élève avant qu'elle le largue tel un mal léché.

En Master, j'ai fait aussi la connaissance de personnalités attachantes. Telle cette équipe de mecs qui m'avait adopté dans leur team de radio sportive. Les mecs sont toujours les plus faciles à vivre de toute façon.

En revanche, il y avait cette fille bretonne bien gaulée mais d'une froideur! Un vrai glaçon. Le visage serré, on avait l'impression qu'elle tirait toujours la gueule. Son caractère était à chier aussi. Un jour où elle parlait mal pour la énième fois à une de nos camarades, j'ai pris la défense de cette dernière.

C'est comme ça que j'ai copiné avec cette petite brune à lunettes, fluette, à la voix douce et à l'aspect d'une jeune bibliothécaire au regard coquin. On dirait qu'elle ne s'est jamais énervée de sa vie.

Ce jour-là en me rendant dans cette école de journalisme, je n'avais aucune idée de l'univers dans lequel j'allais mettre les pieds. Je me rappelle que mon père m'avait accompagnée pour l'occasion. L'école était située dans cette ville chic parisienne, fief des nounous noires poussant des landaus au contenu blanc. C'est la première fois que j'y mettais les pieds et quelle ne fut pas ma surprise de me retrouver au coeur des années 50. Des petites rues pavées devant de grands immeubles Hausmaniens, entourés de boutiques cosy, des restaurants cossus et des cafés aux terrasses chauffées dans lesquelles on pouvait apercevoir des bobos, sûrement occupés à refaire le monde. C'était donc ça la bourgeoisie parisienne! Seuls les crottes de caniches ornant les trottoirs gâchaient le cadre idyllique. Suite à ce beau petit électrochoc social, le PDG de l'institut en personne me reçut. Le courant est immédiatement passé lorsque je lui ai dit vouloir être journaliste sportive dans le football. A part quelques speakerines au joli minois se contentant de présenter l'actualité sportive sans savoir ce qu'est un hors jeu; à cette époque, la gente féminine se faisait rare dans le milieu. Moi je voulais être la nouvelle Estelle Denis dans 100% foot et mon interlocuteur l'a bien compris. Après m'avoir demandé si j'étais PSG ou OM, il m'a libéré avec un grand sourire. Quelque chose me dit que j'avais passé l'entretien avec succès. Il ne manquait plus que l'examen écrit et le tour serait joué.

Franchement je ne sais toujours pas encore aujourd'hui comment je me suis débrouillée pour obtenir la moyenne vu mon niveau d'anglais. Mon anglais n'est pas mauvais il est juste déplorable. Les étudiants de mon école les plus mauvais en langue toute promotion confondue étaient réunis ensemble dans le groupe 1. J'en faisais partie et je ne l'ai jamais quitté. Le groupe 2 était moins nul que nous, les groupes 3 et 4 étaient bilingues. On se marrait plutôt bien entre nuls même si notre prof était lui au bord de la rupture. Souvent il en avait tellement marre de notre ignorance qu'il lui arrivait de nous insulter, toujours dans la langue de Margaret Thatcher bien sûr. Il faut dire que ma promotion n'a jamais eu vraiment la cote auprès des professeurs. Pourtant ce n'est pas faute de payer plus de 5000 euros par an. A ce prix là, ils devraient être obligés de nous aimer ou au moins de faire semblant. Dans cette école deux clans cohabitaient : les étudiants en communication "les chouchous" et ceux en journalisme "les gaous". Les élèves en communication je vous jure quels snobs ! Je pensais que ce genre de personnages n'existaient que dans Beverly Hills. Pendant que les coms recevaient en cours des chocolats à chaque bonne réponse, nous on avait le droit au regard démoniaque de cette prof blonde aux yeux comme des phares de Twingos. Celle-là, personne de ma promo risque de l'oublier. Elle nous haïssait tellement, seul Dieu sait pourquoi. Il est vrai que nous avions une attitude quelque peu nonchalante et deux ou trois poils dans la main mais c'était pas une raison pour nous détester à ce point. J'ai même eu une altercation avec elle une fois qui m'a valu une convocation dans le bureau du PDG. Je m'en suis sortie en versant quelques larmes de crocodiles. Seule notre directrice des études nous appréciaient. Normal, on a tendance à s'attacher à ceux qui nous filent le plus de

boulot. Cette étiquette de casses bonbons immatures, nous a collé jusqu'à la remise de nos diplômes. En fin d'études, nous nous étions nous mêmes baptisés "les indésirables".

A notre arrivée dans cette école, nous avions comme mission tous les matins de lire un journal ou plusieurs journaux histoire d'être incollables sur l'actualité. Deux titres gratuits étaient à notre disposition en cafétéria, Libération et Le Figaro. Comme par hasard, ce dernier plutôt pro-droite partait aussi vite que des capotes. Et des capotes, en première année, ma promo en a épuisé des stocks. Certains de mes camarades ont assuré à vie l'avenir du producteur de manix. Dès les premières semaines de la rentrée, à peine avons nous fait connaissance que plusieurs l'avait fait bibliquement. Les entrées et consommations gratuites aux clubs branchés de la capitale, aux soirées étudiantes dans les lofts ou appartements bourgeois de certains élèves ont bien aidé je dois dire. Habiter en banlieue vers la fin de la ligne du RER me dissuadait d'y assister mais cela ne m'empêchait pas d'avoir le dossier de pas mal de monde puisque j'avais une infiltrée. Je savais par exemple que A avait biflé B et qu'elle avait pleuré en lui disant qu'il ne la respectait pas. Je savais que C avait essayé de coucher avec D mais visiblement effrayé par l'assaut de la demoiselle, il l'avait recalé sans demander son reste. Je savais que E complètement ivre, c'était fait refouler de la discothèque et avait fini par passer la nuit sur un banc public. On se serait cru dans une nouvelle saison de Melrose Place ! A part ces petites histoires futiles de fesses et quelques débats houleux en cours de sociologie, je dois avouer que nous n'avons pas appris grand chose ce trimestre là. Et l'année suivante non plus ! Pourtant nous étions excités à l'idée de voir de nouvelles têtes et bien l'excitation est bien vite retombée ! Parmi nos nouveaux enseignants, certains ont failli nous dégouter du journalisme pour toujours. Comme ce prof très peu pédagogue, à moitié chauve et hyper maniéré au physique d'archiviste. Comment voulez-vous ne pas écoeurer de votre matière vos étudiants lorsque vous avez en permanence du blanc au coin des lèvres ? Sa collègue la frisée n'était pas mal non plus. Avec son corps d'ado, ses lunettes et sa bouche en cul de poule elle nous en avait fait manger de la semoule. Ses exercices préférés ? Nous faire chercher les numéros de téléphone des personnalités de préférences inaccessibles et lui communiquer de bonnes idées d'enquêtes. Bizarrement j'ai retrouvé l'une de mes idées de sujet dans une émission diffusée sur une chaîne où elle bossait. Nos cours étaient davantage théoriques que pratiques et la deuxième année est passé comme 2 semaines. Par contre son prix, je le sens encore passer. Heureusement entre temps, j'ai obtenu mon premier stage dans un journal de rugby. Ma première interview fut celle d'un rugbyman international français. Je me rappelle, il avait carrément interrompu son trajet pour se garer et m'accorder une entrevue par téléphone. Je l'ai ensuite retranscrite sur papier avant d'écrire d'autres articles également publiés. Ce tout premier stage n'était pas rémunéré mais j'ai bien apprécié l'expérience. Non seulement je n'ai pas été prise pour une photocopieuse ambulante mais j'ai pu faire tomber mes idées reçus sur le monde de l'ovalie. Moi qui croyais que le rugby était un sport de beauf, je me suis rendue compte que les rugbymen étaient en fait plutôt avenants, doux, chaleureux, sympas et humbles. Choses qui, j'allais le découvrir plus tard, ne caractérisent pas les footballeurs ni les journalistes d'ailleurs.

Mon deuxième stage (encore non rémunéré) je l'ai trouvé en télé. J'étais l'assistante de rédaction du présentateur de l'émission d'information de la chaîne. J'étais au départ très excitée de prendre part à l'activité d'une chaîne africaine mais j'ai très vite déchanté. L'audiovisuel, un monde d'hypocrisie et de non dits. Les employés ne s'aimaient pas. Je n'avais qu'à tendre l'oreille pour entendre les uns cracher sur les autres. La minute d'après les mêmes se croisaient comme si de rien n'était. Quand on est stagiaire ce qui est bien c'est que tu peux assister à ces petites conversations incognito sans que personne ne se méfie de toi puisque tu n'es qu'une carpe au service d'autrui. Dans cette rédaction, les rumeurs tournaient autour des dépenses ou du détournement financier de certains, de traitres voulant écraser les autres ou encore de deux responsables des programmes soupçonnés d'entretenir une liaison souvent à l'heure du déjeuner. Un vrai jeu de dupe. Mon moment le plus marquant reste ce jour où le tournage d'une bande annonce a eu lieu. J'ai vu arriver une blonde à la poitrine imposante, manucurée et maquillée comme une voiture volée avec un décolleté qui vous aurait donné le vertige ou la montée chez certains mâles. Elle devait dire 3-4 phrases. Après moult répétitions, la demoiselle n'a pu réaliser ne serait-ce qu'une prise de bonne malgré un prompteur. Finalement le soir venu, pour plaisanter, on m'a demandé d'essayer une prise. La bonne dès le premier coup. La directrice des programmes l'a diffusé en boucle tout l'été pour ce qui a été la honte de ma vie. J'ai tenu un peu moins de 2 mois au sein de cette rédaction. Je n'ai pas eu 1 euro mais je me suis faite une amie, l'autre stagiaire. C'est déjà ça. En fait, africaine ou européenne, la télé n'en reste pas moins que de la télé.

J'ai continué à me faire des amis lors du stage qui suivit. Encore un stage non rémunéré. Encore une rédaction africaine mais tout était différent. J'étais sur place, sur le continent. J'avais toute une équipe à ma disposition : chauffeur, preneur de son, monteur, cadreur, secrétaire de rédaction, un redac' chef à l'écoute, du soleil, des sourires, de la convivialité et de la considération. Une expérience épanouissante. J'aurai bien aimé prolongé mais je devais revenir terminer mes études.

Retour à l'école, cette fois en troisième année où nous n'étions plus aussi au complet qu'en première. Certains avaient pris la tangente, probablement parce que pour eux ou leurs parents, 5000 euros l'année c'est comme 50 euros. Si ça ne te plaît pas, tu changes ! Mais moi je ne pouvais pas me permettre de revenir en boutique échanger l'habit. J'avais maintenant un prêt bancaire étudiant sur le dos et je devais continuer jusqu'au bout pour réussir coûte que coûte. On a vu ce que ça a donné par la suite. Mon école de journalisme c'était Beverly Hills. Je n'étais ni Brenda, ni Kelly ou encore Donna. Plus Axel Foley. Alex Foley dans un petit institut privé dont les apprentis journalistes et communicants se partageaient les locaux. Un institut qui ne payait pas de mine mais si chaleureux. Lorsqu'il a déménagé pour upgrader, il a perdu son charme, son identité.

En revenant de la crèche ce matin, je me suis encore pris un trottoir. Je l'ai à peine effleuré cette fois-ci. Mais bon c'est chiant. C'est toujours moi qui esquinte la

voiture. J'ai obtenu mon permis au bout de la quatrième fois. Dont deux échecs indépendants de ma volonté. La première fois j'ai passé l'examen sans savoir conduire. En trois ans, j'ai donné trop peu de tune à l'auto école pour prendre assez d'heures de cours de conduite. La date arrivée à échéance je devais quand même le passer. Echec. La deuxième fois j'ai bien conduit. L'examineur, un grand antillais au crâne rasé m'a souri tout au long de l'épreuve. Il m'a recalé. La seule qui l'a obtenu était une candidate, jeune typée maghrébine, chroniqueuse d'une émission destinée aux ménagères, diffusée sur une grande chaîne nationale. Elle était rigolote et dotée d'un bon feeling. A la vue de l'examineur, elle m'avait dit qu'il avait l'air sournois et mauvais. Elle ne s'était pas trompée. A la réception de mes résultats je me suis déshydratée à pleurer. Le moniteur lui même n'a jamais compris pourquoi j'étais recalée. La troisième fois j'ai parfaitement conduit. Le moniteur était bluffé. Jusqu'à ce que je grille un feu orange. Echec. Je n'ai pas pleuré. J'étais blasée. La quatrième fois, j'ai mal conduit et failli gerber sur l'examinatrice. A ma grande surprise elle me l'a donné. Elle m'a filé pile la moyenne. J'ai dû lui faire pitié, j'en étais à mon premier trimestre de grossesse. C'est peut-être grâce au charme de mon moniteur. Un antillais baraque originaire de Sainte Lucie, papa et célibataire endurci, d'accord avec le FN au sujet des arabes. Ce jour-là, il avait bien accroché avec l'inspectrice sur laquelle il avait des vues. Je me suis ruinée pour avoir le permis B manuel. Presque autant qu'en Passe Navigo. En revanche, à chaque fois j'ai réussi l'examen du code les doigts dans le nez. Aujourd'hui, je conduis une automatique comme les ricains.

Ma mère commence sa chimio aujourd'hui. Dieu tout puissant, aide-la à surmonter cette épreuve. La puissance divine. Normalement seule détentrice des droits au jugement. Des droits que l'on a tendance à tous s'approprier à tort. Nous sommes tous des hackers en quelque sorte. Certains plus que d'autres. J'ai de ces maux de tête. La codéine me fait moins d'effet. Je dois espacer mes prises. Je vais devoir reprendre des somnifères. Seule alternative. Quoiqu'une bonne partie de jambe en l'air ça m'aide à m'endormir aussi. Seulement ça donne des courbatures.

Sur la route du retour à la maison aujourd'hui, j'ai aperçu une affiche de cirque. Je me suis dit que lorsqu'il saura marcher je pourrais y emmener le petit. Puis je me suis rappelée du jour où j'ai rendu visite avec une copine à un employé du cirque s'étant installé près de chez moi. Dans le chapiteau il nous avait montré des reptiles. J'ai même pu porter un énorme serpent. C'était sympa. Sauf quand l'employé m'a fait sautée sur ses genoux. Il avait un regard qu'un adulte ne devrait pas avoir envers un enfant. Mais je suis restée. Je me suis barrée lorsqu'il a commencé à nourrir les reptiles. J'ai la phobie des rongeurs.

Il m'arrive souvent d'avoir des flashbacks. J'oublie beaucoup de choses, très vite, parfois même ce que je suis en train de dire mais j'oublie rarement un visage. Je suis incroyablement physionomiste selon Guillaume. L'autre soir sur le plateau où je bosse, j'ai reconnu l'ex-candidate d'un ancien jeu-télé. Elle était venue accompagner l'invité. Elle n'a jamais gagné l'émission en question, en revanche elle est devenue femme de footballeur.

Les médias. L'audiovisuel. La télé. Ce que les gens peuvent être curieux sur cet

univers. Chez le marchand, le docteur, en famille ou entre amis, on m'a souvent questionner sur ce qu'était l'envers du décor. C'est simple. À l'antenne ce sont des Elfes, en dehors ils ont le sourire et la bonhomie de Mercredi dans la Famille Addams.

C'est l'anniversaire de ma mère demain. L'infirmière vient la piquer à domicile. Elle a dit à mon père que c'était pas terrible comme cadeau. Elle a aussi inventé un mensonge à sa famille pour ne pas qu'il débarque par surprise comme d'habitude. Ma famille ou la guerre des étoiles. Deux personnes à la culture et religion différente s'unissent et c'est Hiroshima. Des préjugés, de l'intolérance, des coups bas et des rancœurs. Résultat, des parents blessés par leur vécu, hypersensibles et susceptibles dont la tension montent à chaque fois qu'ils voient ou entendent parler de cette famille aussi bien paternelle que maternelle. En atteignant la majorité, j'ai progressivement arrêté toute relation avec mes cousins, cousines, semblant de famille. Naissances, décès, plus aucune infos ne filtraient. Ni dans un sens ni dans l'autre d'ailleurs. Je suis paranoïaque moi aussi. Au début, Guillaume ne comprenait pas comment une jeune pouvait avoir un degré de paranoïa aussi élevé. Il a connu mes parents. Il a compris. Il ne comprend pas non plus toute cette hypocrisie autour de ma famille. « Pourquoi tes parents ne les envoient tout simplement pas chier? » Il refuse de comprendre que ça ne se passe pas comme ça chez nous. Peu importe les ressentiments, dans cette famille, les masques comptent plus que partout ailleurs. Je te déteste ? Tu es ma soeur alors les rares fois où je te vois, je serre les dents; et lorsque tu veux renouer, j'invente un mensonge pour éviter que ça se produise. On se déteste. Et on se le rend bien. Surtout au niveau mystique. Pour se faire du mal les noirs préfèrent utiliser des baguettes magiques en mode Harry Potter à l'école des sorciers. Ça me rappelle un théâtre ivoirien avec le comédien Michel Gohou disant que le noir était mauvais. Si mauvais que Dieu nous avait fait noir à l'intérieur aussi. Il est drôle. J'adore ce comédien. Pour moi, le meilleur comédien africain de sa génération.

Hier soir je me suis occupée de placer seule le public sur le plateau pour la première fois. Plutôt ludique et facile. Les bonnes têtes, les mieux habillés devant, les moches ou les retardataires au fond. Sans oublier les figurantes « bonnasses » derrière le présentateur. C'était un peu galère hier à cause de l'invité. Un ancien joueur de foot idolâtré. Du coup chaque personne du public voulait être placé devant. Dans les coulisses ça pullulait d'abeilles. La cour attendant son roi. Ils aiguisaient tous leur langue. C'était à celui qui sucera le mieux pour obtenir une photo, une dédicace, un mot, un sourire, un regard, une respiration. L'invité avait l'air de s'en foutre royalement. Il est arrivé en retard sans calculer personne. Il est reparti pareil sans calculer le public qu'on a dû ramasser à la petite cuillère. Sur le plateau, il avait le charisme d'une feuille morte. Sa femme était là, à côté de moi. Je la trouve belle. En la voyant, je me suis mise à repenser à une émission vue la veille avec Guillaume. Une enquête sur les escorts-girls. Sans citer de nom, toutes parlaient des sportifs. Il y en a une qui révélait avoir participé à une fiesta des champions d'un Mondial, en disant que la femme de Ribéry ne portait pas de cornes à côté.

Lorsque j'ai dit à Guillaume que je m'étais pas mal débrouillée au placement du public, il a aussitôt ressorti la chanson « parles-en à mon frère ». Il pense que son frère est Saint Pierre. Et quand je lui ai répondu pour la énième fois que mon beau-frère connaissait tout Paris et que si il l'avait réellement voulu je ne serais pas en train de galérer aujourd'hui, ça ne lui a pas plu. Je m'en fous. Je suis hype depuis que mes seins pointent à 12h15 au lieu de 18h30. Il y a six mois, je me suis faites enlever 1 kilo 5 de nichons, soit 750 grammes par lolos. Passer d'un bonnet G à un bonnet D, ça élève le débat. Mon dos, mon corps et mon estime se portent mieux. Par contre j'en ai bavé. Ce qui devait être une intervention bénigne s'est révélée être un cauchemar. On m'a mal refermé, j'ai perdu tellement de sang qu'on aurait dit qu'un vampire était passé par là. On m'a remonté en salle d'opération, j'ai souffert le martyre. Urgences. Transfusion. Cicatrices disgracieuses. Je n'en garde pas un bon souvenir. Depuis cet épisode, j'ai encore plus de mal à comprendre les gens adeptes de chirurgie esthétique.

J'essaie de me sevrer. J'ai arrêté de prendre de la codéine depuis un jour. Pas facile, j'ai de ces maux de tête. Je ne fais rien de mes journées. Flemmarder les cheveux en bataille, la tête et le cul non rincés est mon domaine. Au lieu de me remettre au sport, à la prière ou au shopping, à dépenser ce que je n'ai pas, je hante mon chez moi, parfois en postulant de mon Mac à des castings proposant une centaine d'euros la journée pour des rôles de figuration ou autres. Je vais bosser le week-end et les jours d'évènements importants. Sinon, j'attends le retour de crèche de mon fils. Il est mieux là bas, il a une journée plus remplie avec des mômes de son âge. Avec moi, il se ferait chier. Je suis une Desperate Housewives. Une Desperate Housewives discount. J'attends donc le retour du fils prodigue. Ma fierté, mon épanouissement ultime, la meilleure chose qui m'ait été donné de faire. Heureusement qu'il existe. Comme je l'ai écrit sur son livre de naissance, « sorti de moi mais à jamais en moi. »

J'hésite à prendre rendez vous avec notre médecin traitant pour renouveler ma prescription de somnifères. J'ai rêvé de lui pendant ma sieste. J'ai fantasmé. Pour moi fantasmer n'est pas péché. Ok c'est un peu péché quand même. Mais c'est important de fantasmer, surtout lorsque l'on est casé. Tout le monde fantasme à part les sociopathes. D'aussi loin que je me souviens, j'ai toujours fantasmé. D'ailleurs, enfant, je me sentais anormale d'avoir des pensées aussi impures à mon âge. Aujourd'hui il m'arrive encore de fantasmer mais beaucoup moins. J'essaie de deviner les fantasmes des autres. C'est plus drôle. Je fais part de certains fantasmes et scénarios à Guillaume des fois. Il est tantôt le prince qui vient prendre son droit de cuissage, tantôt le patron abusant de son statut sur sa stagiaire, un prof donnant un cours très particulier, un flic abusant de son autorité en garde à vue, un jeune agent d'entretien répondant aux exigences de sa patronne, un médecin faisant une auscultation particulière, un mari se trompant d'orifice ou encore un chauffeur de taxi décidant de faire payer sa cliente autrement..et j'en passe. J'aurais pu être scénariste de films pornos d'après lui. Une fois, je l'ai même fait éjaculer rien qu'avec une histoire cochonne.

Mes beaux-parents arrivent aujourd'hui. Demain il y aura un déjeuner avec toute la petite famille de Guillaume. Mes beaux-parents, mon beau-frère et son compagnon. Je ne sais pas pourquoi j'ai du mal à être véritablement à l'aise avec eux. Guillaume m'a dit que son frère ne s'était jamais comporté avec ses ex comme il se comporte avec moi. C'est jouissif. Le premier jour où j'ai rencontré mon beau-frère, il avait parlé d'une ex de son petit frère en tant que « princesse de Monoprix ». C'était le meilleur compliment qu'il puisse me faire. Je crois que ma belle famille m'apprécie. Je crois aussi qu'elle me prend pour une folle. Elle n'aurait pas tort.

Hier Guillaume a pleuré. Il a peur qu'un jour je me suicide. Il regarde trop la télé. Comment ne pas avoir d'envies suicidaires lorsqu'on habite malgré soi dans un appartement où toutes vos fenêtres donnent sur un cimetière, en pleine forêt, entourés de gens aussi accueillants que des portes de prison ?

Pour essayer de me comprendre, se mettre une minute à ma place, au sein de mon esprit tortueux, je lui ai fait part de quelques unes des pensées glauques me traversant l'esprit telles des éclairs. Comme le fait de garder des somnifères dans mon sac à main pour avoir ce qu'il faut afin de faire partir mon gosse sans souffrance au cas où on déciderait de le massacrer sous mes yeux, de m'enterrer vivante, de me torturer. Un jour ma belle-mère m'a demandé pourquoi je fouillais dans le parc du petit. Je lui ai répondu que j'étais en quête d'une lame, qui en l'ingurgitant lui aurait tranché la gorge.

Guillaume est choqué. Choqué par cet esprit si prompt à me torturer. Il a dit ne pas savoir comment je me débrouille pour vivre avec. C'est la vie. Il faut survivre à ses défauts et en être conscient. Il me considère comme une écorchée vive. Une écorchée vive qui ne pansera peut être jamais ses plaies. Tant pis. Tout ce que je veux, c'est vivre au paradis. Ici, là-bas et au-delà.

J'ai mal au crâne. Très mal, en permanence. J'ai l'impression que ça va bientôt péter la dedans. J'ai peur. Je lâche prise petit à petit. Mes rêves s'évanouissent. Je ne réaliserai jamais mes rêves. Ça me tue. J'ai perdu l'envie de tout. Je déprime.

Guillaume aussi. Il ne supporte plus ni collègues ni supérieurs. Il ne supporte plus d'évoluer au milieu de beaufs, racistes et incultes. Après 7 ans de bons et loyaux services toujours avec le sourire, sans retours, il sature. Je ne l'avais jamais vu aussi à bout. Je ne l'avais jamais vu lâcher prise. Pourquoi les méchants gagnent toujours ? J'aimerais partir loin, très loin. Là où avoir une activité professionnelle n'a pas d'importance, ne fait pas de toi quelqu'un d'important. Ne te détermine pas. N'est pas déterminant.

Ma mère a saigné hier. Saigné du nez. Abondamment. Elle a été hospitalisée. Elle a des tuyaux dans le nez. D'après mon frère c'est impressionnant. Je n'ose y aller. J'ai peur. J'en ai marre. Les nouvelles concernant ma famille sont aussi dramatiques que ceux du Journal Télévisé de 20h. J'écoute sans broncher. Me fendant chaque fois un peu plus à l'intérieur.

J'aime mes parents à en mourir mais j'en ai marre. Marre de cette famille maudite. Une famille qui du plus loin que je me souviens, a toujours eu des problèmes. Des problèmes financiers, familiaux, relationnelles, et maintenant de santé. J'ai rarement

vu mes parents épanouis, pleinement heureux. Comme le sont mes beaux-parents. Je souhaite voir mes parents rire aux éclats tout le temps, avoir une famille ordinaire, éblouie par le bonheur, la joie et la quiétude. Je souhaite être normale, dormir la nuit, ne plus avoir ces maux de têtes, ces migraines, ces pensées infernales et glauques, ne plus constamment souffrir à l'intérieur. Me sentir vivre. Non survivre.

Je me suis remise à la codéine et aux somnifères. Je prends des doses de chevaux mais ça ne me fait rien. Je ne plane plus. J'ai voulu passé acheter une dose supérieure mais sans ordonnance c'est mort. Je suis foutue. Vivre dans un monde sans codéine m'est impossible.

Pour son anniversaire, un pote a emmené sa copine dans un hôtel luxueux parisien. J'ai vu les photos sur Facebook. Je l'ai envié. J'ai ressenti la même chose à la vue des photos de voyages d'un couple d'amis. Ils vont avoir un bébé. Mais qu'est ce qu'ils voyagent ! Ils mettent toujours des photos splendides sur leurs profils. Dernière destination en date, les States. Encore de magnifiques photos qui font envie. Ça m'a rappelé que je n'avais jamais été aussi loin que la province. Si Dakar. Mais ça ne compte pas. Le Sénégal est le pays de mon père. En y allant je ne voyage pas, je retrouve mes racines. Même si j'ai une peur bleue en avion, j'aurais voulu découvrir pleins d'autres pays et de continent. J'aurais voulu être surprise. J'aime être agréablement surprise. J'adore être impressionnée, transportée, qu'on m'en mette plein la vue. J'en ai tellement peu vue. C'est dur de vraiment m'impressionner. J'ai dû être une princesse dans une vie antérieure. Pour une grande rêveuse comme moi, c'est difficile de vivre dans la réalité. Des fois j'en veux à Guillaume. Je lui en veux de ce manque de surprise et d'originalité. Je lui en veux de m'avoir eu trop facilement. Je m'en veux de m'être abandonnée à lui si rapidement. Il en a pas assez bavé. Je ne saurais jamais si il se serait battu pour m'avoir et m'aurait attendu indéfiniment comme Gilbert Blythe avec Anne Shirley. Anne Shirley. Je me sens proche de ce personnage. Je me retape sa saga au moins une fois par an. Gilbert Blythe en a chié pour l'avoir. Peut être que si Guillaume en avait autant chié, je ne douterais pas autant de ses sentiments et je ne le sous-estimerais pas autant. Je suis consciente d'être dure mais j'attends tellement de lui. J'attends tellement de l'homme de ma vie. Je ne m'attendais pas à ramasser les caleçons sales par terre ni à me taper seule le ménage, la cuisine, gérer les courses, notre intérieur, devant un mec ne prenant pas la peine de se cacher pour se curer le nez, se couper les ongles de pieds et lâcher des caisses à vous faire refermer les narines de Louis Armstrong. En avant la séduction ! Je ne m'attendais pas non plus devoir demander plus de glamour, de romantisme, de surprise pour casser l'installation de la routine. Choses qu'il devrait savoir sans que je lui rappelle. Les hommes sont des tubes de dentifrice vides, il faut les replier jusqu'au bout et appuyer fort pour en sortir quelque chose. C'est chiant. A force d'avoir idéalisé et rêvé du prince charmant toute ma jeunesse, aujourd'hui forcément je ne peux qu'être déçue. Je devrais pourtant m'estimer heureuse. Je ne compte plus le nombre de plans cul, de célibataires, de gens en mode « c'est compliqué » ou de jeunes mères ayant eu un môme avec un irresponsable. Je devrais m'estimer heureuse. Me contenter. Quelque part je sais que c'est le bon. Quand tu peux te permettre de péter auprès de ton partenaire sans qu'il te quitte après, c'est forcément le bon.

Etre à découvert est la situation que je hais le plus au monde. Chez mes parents ont l'a toujours été. Chez mon conjoint rebelote. Faire attention, me priver d'une chose que je veux, je déteste ça. Je l'ai fait trop longtemps. Au début de notre relation, Guillaume m'emmenait faire du shopping aux Galeries Lafayette, manger dans les restaurants de Montmartre et même une fois au Meurice pour mon anniversaire. Aujourd'hui, c'est shopping au centre commercial du coin, junk food et vue sur un cimetière des Hauts de Seine dans une résidence en pleine verdure où les gens ne pratiquent que la position du missionnaire et les balades en vélo le dimanche. Plus le temps de soigner mes démons intérieurs. Il va falloir que je me trouve un boulot et vite. Un boulot qui ne me passionnera pas, ne m'enrichira pas mais me permettra d'acheter deux trois hauts de plus et remplir le frigo en évitant ce terrible découvert. A l'approche de mes 30 ans, j'ai compris que je ne serai probablement jamais importante et riche et ça me fout en l'air. Du coup, je prends des médocs, je fais des siestes et je mate des séries pour me déconnecter de la réalité et repousser mes démons intérieurs. Gabrielle Solis est une garce mais je comprends cette garce. Je souhaiterais en être une parfois. Je comprends cette envie de vivre la belle vie avant de mourir. Guillaume dit que je lutte contre mes démons intérieurs. Il a raison. Si un jour j'en laisse sortir un, je cède à la tentation de vivre la vida loca avec un homme grand, jeune, milliardaire, orphelin, à mes pieds et aussi doué au lit que Guillaume. Il est en tournage en ce moment. Il me manque. Je ne supporterai pas de le perdre. C'est pas normal. Je crois qu'il m'a marabouté. Et lui croit que je suis la sorcière Karaba parce que son frère a eu un accident de scooter. Il s'est pris un corbillard dans la gueule en plein périphérique peu de temps après une soirée où je l'avais maudit pour son attitude. N'importe quoi. Si j'avais un quelconque don, beaucoup de gens se prendrait un corbillard en travers de la gueule.

Je suis fin prête pour aller bosser. Je me suis lavée, maquillée les yeux et la bouche comme une Peul. Manque plus qu'avaler quelque chose et mater le dernier épisode de Scandal et dans une heure je serai sur le plateau de cette émission en train de m'occuper du public comme d'hab. Avant je viens de liker des statuts à propos de l'intervention de Fatou Diome à la télé. Elle a mouché tout le monde au sujet des migrants retrouvés le plus souvent au fond de l'océan et de l'hypocrisie européenne. « On sera riche ensemble ou on se noiera ensemble ! » Trop forte la nana. J'ai lu son livre il y a fort longtemps. Le Ventre de l'Atlantique. Je l'ai même fait partager à Guillaume. Il a adoré. J'adore la littérature des auteurs africains, j'admire leur façon d'écrire, de raconter. Hampâté Bâ, Mariama Bâ, Abdoulaye Sadj, Abasse Ndione, André Brink, j'ai dévoré leurs bouquins. En tout cas, Fatou a cartonné. J'aimerais être aussi intellectuelle qu'elle, m'exprimer avec assurance et conviction, pour pouvoir moucher les autres.

Avant hier, sur le plateau, j'ai croisé ce collègue pigiste, bardé de diplôme, toujours en quête d'un emploi. Navrant. Il y a tant de con à des postes importants. Cette saison, ils ont offert un poste au fils d'un ami du producteur qui n'avait même pas fait ses preuves. Résultat, absent la plupart du temps, il leur a mis des faux plans dans les

gencives, les a rendu tous fous, avant de claquer la porte comme ça un beau matin. C'est bien fait. Lui il s'en tape, son papa va lui trouver autre chose. Je déteste les patrons, les producteurs et tout ces tralala. Des garces en guise d'épouses, c'est tout ce qu'ils méritent.

J'aime bien m'occuper du public. Tu es en interaction avec le peuple, c'est cool. Il n'y a pas que des gens intéressants, comme partout il y a des super connards mais en général ils sont contents d'être là donc ça se passe bien. Avec l'équipe ça se passe plutôt bien aussi. A part ce fameux soir à la cantine où l'un des responsables de casting en charge du public a comparé mes cheveux à du nylon et qu'il a tiré dessus pour voir si c'était des vrais. Je trouve ça dénigrant et ça m'a heurté. Moi j'ai jamais tiré sur sa coupe pour savoir si il s'était collé des poils pubiens nippons sur la tête. Au fond de moi, j'enrageais et je me disais que si j'étais sa petite amie, moi aussi je me serais tournée vers les animaux. Elle est vétérinaire.

Aujourd'hui j'ai envoyé un sms à un basketteur avec qui j'ai sympathisé lors d'une ancienne interview pour le féliciter du trophée gagné avec son équipe. Je suis trop contente pour lui. C'est un type bien. Il a un bon fond en plus il est gaulé comme une statue grecque. Il fait parti des rencontres sympathiques faites au cours de mes interviews. Mes plus belles rencontres restent celles que j'ai faites en judo. Plus que des rencontres, des coups de coeur. Des coups de coeur telles ces trois jeunes lionnes des talents du judo français. Avec un léger faible pour l'une des trois. Un feeling énorme comme si l'on s'appréciait déjà dans une autre vie.

Il y a des gens que tu vois rarement mais qui reste en permanence dans ton coeur. Comme cette amie sénégalaise avec laquelle j'ai vécu sous les tropiques mes plus belles vacances d'adolescentes, ou encore cette copine datant du lycée, de confession évangéliste, qui l'a joué Roméo & Juliette avec un petit copain musulman. Un amour impossible quoi. Heureusement que les amitiés impossibles se font plus rares. C'est dommage car l'amour, le vrai, celui qui te fait vibrer, chavirer, tu ne le rencontres qu'une seule fois. C'est dur. C'est dur la vie. La mort doit être encore plus dure. Le feeling ça ne trompe pas. Il peut arriver d'avoir un feeling de poisson mais en général, ça ne trompe pas. Un soir lors d'un Obama Day à Paris, j'ai embrassé avec entrain une femme connue du parti politique de Gauche que j'appréciais beaucoup, venue incognito. Si j'avais su que quelques années après elle serait devenue Ministre de la Justice, je l'aurais embrassé sur les deux joues. Un autre soir, j'ai assisté à une réunion d'un groupe d'activiste que je voulais rejoindre et dont je voulais absolument rencontrer l'une de ses fondatrices. J'ai dû quitter subitement la réunion à cause d'une crise de jalousie de Guillaume m'ayant vu discuter avec un mec. Ça faisait même pas un mois que l'on était ensemble, il est dingo. Sûrement ses origines ritals qui sont remontées à la surface à ce moment-là. Depuis j'ai plus eu aucune relation avec ce groupe. Aujourd'hui la fondatrice en question, écrivain et animatrice télé, donne des conférences à travers le monde.

Je me refuse à fumer alors j'ai eu le droit à un space milk. Guillaume m'a fait un chocolat chaud en y ajoutant de la marijuana afin de lutter contre mes insomnies. Ça ne m'a strictement fait aucun effet. Ça ne m'a ni assommée, endormie ou même

emmenée loin. Rien. Les somnifères ne me font plus rien, la codéine non plus. Je suis dégoûtée. Condamnée à laisser mon esprit grignoter mes nuits. Et ces angoisses, ces maux de têtes incessants. Je suis épuisée.

Cette nuit, autre insomnie. Alors j'ai craqué. J'ai replongé. Je me prends des doses plus fortes. J'en ai repris ce matin. Pourtant cette nuit me fut plutôt positive et bénéfique. J'ai réalisé une chose. Que j'étais bien lotie. En rentrant, Guillaume est parti voir notre fils dans sa chambre. En venant s'allonger près de moi, très ému, il m'a dit combien il était content d'avoir ce magnifique bébé et de m'avoir moi, ses deux cadeaux du ciel. Il ne savait pas que je regardais Grey's Anatomy dans un épisode où Jackson et April perdent leur bébé pendant qu'un couple malheureux de ne pas pouvoir enfanter en ont miraculeusement un. Alors j'ai regardé Guillaume, je l'ai écouté, touché, humé et j'ai réalisé. Les choses essentielles, je les ai.

Surprise. Guillaume m'a fait croire qu'il m'emmenait dans un entrepôt pour une vente en promotion d'appareils électroniques, avant de me déposer à un institut de beauté devant lequel ma belle-soeur m'attendait. Là, il nous annonce qu'il nous a réservé un hamman, gommage et massage. C'était géant. J'ai adoré le massage. Pendant ce moment avec ma belle-soeur on a beaucoup discuté.

Mes parents continuent de faire passer leurs désirs avant ceux des autres en passant outre les conséquences. Ma mère continue d'être exécration avec sa belle-fille. Le cancer n'aidant pas. A chaque fois que je l'ai au téléphone c'est pour me parler de son cancer, de ses symptômes, de la moindre de ses gênes ou de ma belle-soeur pas comme il faut. Il y a des femmes cancéreuses dans un état lamentable et à un stade très avancé qui jouissent de la vie. Elles sortent, s'apprêtent, et croquent tellement la vie à pleine dent qu'on ne soupçonnerait pas qu'elles soient en réalité si mal en point. Ma mère n'en fait pas partie. A l'anniversaire de son petit-fils elle ne s'est pas déplacée mais m'a envoyé une enveloppe d'une vingtaine d'euros. Deux jours après elle me demandait vingt euros. Ça m'a vexé. Je ne reconnais plus cette working girl en tailleur, cette femme joviale, avenante qui nous faisait faire des sorties ciné, shopping ou des grands barbecues dans le jardin. Aujourd'hui sa retraite passe davantage dans les sacrifices de poulets que dans les loisirs avec son mari ou ses petits enfants. Elle ne vit plus. Nous ne devons pas vivre non plus. Ses désirs sont des ordres. Malheur à celui qui la contredit. Mon père le sait plus que quiconque. Les seuls épargnés sont le schizophrène et le sportif déchu. Le premier au comportement de plus en plus effrayant et étrange est une bombe à retardement luttant contre ses pulsions. Le second, fidèle à lui même. Les deux enfants lui ayant décoché le plus de larmes, sont toujours les plus considérés par ma mère. Elle et mon père font semblant de ne rien voir concernant ces deux là. Ils jouent avec le feu car le jour où l'évitable se produira, ça fera mal. Mes parents ont toujours pris partis pour les oppresseurs de la maison contre les opprimés. Je n'oublierais jamais ce jour. J'avais subi une intervention chirurgicale des dents de sagesse. Guillaume en tournage en province, dormait sur place. Avec la joue d'un hamster et crachant des boules de sang, j'ai dormi chez mes parents pour ne pas passer cette douloureuse épreuve seule. Ma mère choisi ce moment pour me demander de reparler à mon frère avec lequel j'avais rompu toute communication depuis trois ans. Ça fonctionnait bien comme ça mais elle a tellement

insisté que j'ai fini par abdiquer. Je suis malade mais l'ogre ne prend pas la peine de se déplacer, d'un ton grave il me demande de venir à lui. Il m'explique qu'à la demande de la maman, il daignera désormais me dire bonjour. A mon tour je lui dit espérer que cette cordialité ne s'interrompe pas cette fois-ci comme à l'accoutumée. Etant désormais en couple et amenée à fonder une famille, je ne voudrais pas qu'ils assistent à ça. Je ne sais pas comment il a pris mes propos. Il s'est comme d'habitude soudainement mis à m'agresser verbalement puis à vouloir en venir aux mains quand ma mère a déboulé pour nous séparer. Pour la première fois, j'ai répliqué. J'étais dans une rage folle. Je l'ai insulté avec virulence en lui balançant la première chose à portée de main, une bouteille pleine atterrissant malencontreusement sur le dos de ma mère. Immédiatement mes parents ont pris le parti de mon frère. Je suis sortie de là en pleurant, anéantie. Non seulement ils ont cru sa version des faits mais n'ont pas condamné son geste de violence envers moi. Il a quand même voulu me porter main alors que je venais de me faire opérer. Ils ont ignoré la fille modèle qui les a toujours profondément respecté pour se ranger du côté du fils qui ne les a jamais respecté. Ils ont poussé le culot jusqu'à appeler Guillaume pour lui dire de me raisonner. A ce moment là, ils ont perdu leur unique fille. Je les ai rayé. Un mois après, ma mère me téléphone pour me demander pardon. La veille son fils l'avais malmené. Je lui ai pardonné mais la cicatrice ne disparaîtra pas. Ils m'ont blessé à tout jamais. Chaque blessure devient inéluctablement une cicatrice. Rare sont les cicatrices qui deviennent invisibles. Elles restent pour le plus souvent des marques indélébiles.

La dernière fois, mes parents disaient fièrement à Guillaume combien j'étais une fille modèle ayant toujours eu un fort désintérêt pour les sorties et autres amusement. Ils se trompent. J'en rêvais. Ils m'en ont tout simplement empêché. Ce qui fait de moi, une jeune femme frustrée aux lourds regrets. Heureusement, la maman que je suis, est plus accomplie.

« Toi et ton frère aîné passez sous silence un nombre de choses incalculables. Peu importe ce que vos parents vous font, vous les aimez de la même façon. Rien n'altère votre amour. C'est impressionnant. Et le seuil de résistance de ta belle-sœur est incroyable. Vous trois, êtes des cas à part. En revanche, vous accumulez rancœurs, déceptions et non dits, ce qui vous porte préjudice. Pour toi ça se traduit par des dépressions et crises de colère, tandis que ton frère opte pour la démission et l'attitude de zombie. Néanmoins la plus objective de ta famille, la moins atteinte, reste, toi. C'est peut être parce que tu es la seule à t'être tirée ». Dixit Guillaume.

Lui aussi m'en a fait des belles, pourtant je suis encore là. Mater tous les culs basanés passant par là en ma présence ou m'appeler par le prénom de son ex-concubine juste à la fin d'une partie de jambe en l'air ou encore m'emmener dans une soirée où se trouve un ex plan cul et s'enfermer avec elle et d'autres amis dans la salle de bain pour un soi-disant conciliabule entre potes. Des belles. Je suis encore là. Je ne sais pas pourquoi.

J'arrête le métier de journaliste. Je ne poursuivrais pas. La passion m'est passée. Je me demande même, si j'en ai eu une. J'ai voulu en avoir une. Mais de rencontres en désillusions, l'envie est définitivement passée. Je suis désormais assistante plateau. Ça fait déjà quatre ans que je le fais mais là c'est différent je serai la responsable. On

m'a promis des dates à la rentrée.

En attendant j'espère recharger mes batteries cet été dans le Sud. Il me faut un bain de soleil. Mon taux de vitamine D est à 5 alors que la moyenne doit être supérieure à 30. Je suis toujours insomniaque. Besoin de soleil, de sommeil.

Guillaume veut voir la saga Racines. C'est bizarre qu'il ne l'ai jamais vu. Ne pas voir Kunta Kinté c'est comme ne pas avoir vu Blanche Neige, c'est un classique. On a eu une discussion hier soir sur les Noirs, leur histoire, leur condition, les mentalités. Je lui ait dit qu'apprendre l'Histoire des Noirs lorsqu'on est noir c'est comme recevoir une énorme gifle. On en sort pas indemne. Un Blanc apprenant son Histoire va rarement en sortir traumatisé. Le Noir en ressort soit avec de la haine soit avec un complexe. Moi j'ai eu les deux. De la maternelle au collège, je savais que je n'avais pas la couleur perçue comme supérieure. Dans mon école on était en large infériorité, aux goûter d'anniversaire aussi, à la télé et en cours d'Histoire inexistants. Je me suis toujours demandée où était les Gaulois noirs. C'est risible aujourd'hui mais j'étais persuadée de descendre moi aussi des Gaulois, Charlemagne, Vercingétorix, Jeanne D'Arc et tout le tralala, puisqu'on avait pas pu apparaître par enchantement. Je me demandais pourquoi Dieu ne m'avait pas faite blanche aux cheveux longs et lisses. Aujourd'hui lorsque je vois ce que sont devenues physiquement certaines de mes camarades que j'enviais, je remercie Dieu de ne pas m'avoir exaucée. Je me demandais pourquoi je n'avais pas au moins un prénom de blanche, le cheveu moins afro et le droit de manger du porc comme mes deux camarades antillaises. Le complexe d'infériorité ne me quittait seulement lorsque j'étais en compagnie de mes cousines, au teint plus foncé que moi, aux cheveux plus afro que les miens, habitant dans une barre d'immeuble nichée en pleine cité. En fait, ces filles étaient plus épanouies que moi, évoluant dans la mixité avec des gens leur ressemblant et donc plus apte à les comprendre plutôt qu'à les juger ou les prendre de haut. Petite j'étais complexée. A partir du jour où j'ai appris l'Histoire du peuple noire, la haine s'est d'abord emparée de moi avant de partir pour laisser place à la Black Panthers. Mon complexe a définitivement disparu.

En ce moment je suis une dynamite. Prête à exploser si on m'allume. On part dans la famille de Guillaume dans neuf jours. Je suis pressée de déguster les spécialités provençales en mode farniente en plein soleil, en même temps j'appréhende. J'appréhende le clash. Un clash avec n'importe qui sur n'importe quoi. Parce que cette fois-ci je sais que je ne me retiendrais pas. Par exemple, si l'une des petites cousines de Guillaume fait référence à ma peau ou à celle de mon fils, même anodine, je lui attrape le bras, je l'amène à ses parents et devant tout le monde je me lance : « La première fois que votre vilaine petite fille impolie m'a jeté à la figure sa mauvaise éducation, je n'ai rien dit car je ne voulais pas créer de scandale dans un lieu et une famille que je ne connaissais pas. Et oui, l'Homme Noir est civilisé. Et ça, bien avant qu'on vienne le capturer. Alors si vous lui avez appris tous ce qu'elle sait sur ma mélanine, il faut qu'elle soit calé sur la sienne aussi. Il faut lui dire qu'elle a la couleur des gens malades ou morts. Qu'elle a la couleur de peau que le soleil refuse de baptiser. La couleur de ceux qui ont inventé la hiérarchisation des races et confondu

les Juifs avec des crèmes brûlées.

Donc la prochaine tête de fion que je prends à l'ouvrir bêtement, je le pile pour en faire du foutou! » Je suis énervée. Remontée. Tellement énervée que j'imagine des scénarios de clashes. Guillaume dit que je vais avoir bientôt mes règles et que comme chaque mois je suis à fleur de peau. Ils ont bons dos mes hormones.

Juste avant mon départ en vacances, son frère m'a proposé du boulot. Un poste en or de rédactrice pour une émission d'une grande chaine nationale. Je lui ai demandé pourquoi il avait pensé à moi. Sa collaboratrice a répondu du tac au tac « Avec lui, c'est toujours toi! » du genre « T'es juste pistonné ma vieille! », ensuite elle m'a demandé si j'avais vraiment envie de le faire. Contre toute attente j'ai répondu non. Je les ai mis sur le cul. Elle, j'ai sentie qu'elle était satisfaite au fond. Même si je le voulais, avec l'emploi du temps qu'il m'avait vendu, qui aurait été chercher mon fils à la crèche ? Sûrement pas son frère, toujours en déplacement. Une nounou ? On ne pouvait pas se le permettre. C'était mort. J'étais mère et surtout bien désabusée du journalisme. Et puis je n'étais pas à l'aise dans ces locaux. Pas à l'aise parmi ces gens. Trop communautaire. Je trouve qu'ils se ressemblent tous. Je me sentais comme une goutte d'huile dans un verre d'eau. J'avais surtout peur de l'échec. Je pense que je regretterais ma décision. Si seulement il avait pensé à moi des années auparavant, lorsque j'en avais le plus besoin. En revanche, lorsqu'il est venu quelques jours après, voir son neveu à la maison, j'ai apprécié sa visite. Je l'apprécie de plus en plus. Je pensais que c'était impossible.

La chimio a bien marché sur ma mère. La tumeur a rétréci, opération en vue. Sa santé est en progression mais côté mental c'est l'inverse. Elle est d'humeur massacrate.

Mon père n'a pas pu venir garder son petit-fils pour que Guillaume et moi puissions nous rendre à la fête de fin de saison de sa boîte. Il est son otage. Mon frère aîné nous a donc dépanné en jouant le babysitteur. A la soirée, beaucoup ont demandé à Guillaume qui était la beauté accompagnant sa femme. J'ai invité une amie hôtesse. Ils ont tous bavé sur son passage. Certains qui ne me lancent jamais un bonjour, ce soir là m'ont salué. De vrais dalleux. Pas étonnant que l'un des supérieurs de Guillaume sois échangiste, que l'un des assistants réalisateurs a tamponné dans son bureau la directrice des productions et que l'une des maquilleuses se laisse mettre des mains au cul. Le cul domine beaucoup de choses. La télé en fait partie.

Dernière soirée à la maison avant le départ pour les vacances. On est en train de mater l'émission « l'Amour est dans le pré ». Putain les beaufs n'aiment pas les noirs mais ils aiment Magic System! Trêve de plaisanterie. C'est l'heure des valises. Curieuse de savoir ce que l'été me réserve.

J'ai vécu un cauchemar. Une descente d'organe. Il a fallu que je me retrouve dans cet anniversaire de mariage où on hurlait pour annoncer le fromage, dansait sur du Jean Luc Lahaye, faisait tourner les serviettes sur du Patrick Sébastien et où on m'a dit en pointant mon fils du doigt: « J'aimerais bien avoir un petit chocolat comme ça ! J'ai un ami comme vous mais moins foncé, à qui j'ai demandé de m'en faire un comme ça. Il m'a répondu c'est 50 000 euros ahah! »

Depuis, je suis malade. Hier soir en rentrant j'ai du prendre de la codéine pour

oublier. Je me répétais sans cesse, ce n'est pas toi, tu n'y étais pas.

Je ne veux pas que mon fils grandisse dans ça, assiste à ça. Il n'a que quatorze mois et il s'est senti aussi mal à l'aise que moi. Ce n'est pas son univers. Ça ne le sera jamais. Que Dieu m'en préserve. Ses vacances avait pourtant si bien commencé. Des beaux parents cool et un havre de paix sans précédent. Aujourd'hui, mes forces m'ont abandonné. Je me sens très fatiguée. Il faut que j'écrive. Ecrire pour ne pas sombrer. Tout de suite. Je suis malheureuse. J'ai l'impression de lentement me noyer sans que personne vienne à mon secours. Sans que personne ne puisse arriver à me sauver. C'est douloureux. J'ai les yeux qui larmoient, le coeur en surchauffe, le vague à l'âme. Je retiens mes larmes, essaie de faire disparaître cette boule coincée dans ma gorge, comme si j'avais une pomme d'Adam. Personne ne me comprends. J'ai dû mal à me comprendre moi-même parfois ou plutôt à comprendre ce qui m'arrive. En même temps, les autres ne vont jamais chercher plus loin que l'évidence. Mauvaise façon de procéder avec une personne aussi complexe que moi. C'est pour ça qu'ils n'arriveront jamais à me comprendre. Les gens veulent que je sois souriante et joviale en toute circonstance. Mais je ne peux pas toujours me comporter à la Bree Van de Kamp et rire à toutes les blagues même celles que je ne trouve pas marrantes. Parfois je refuse de jouer avec la bienséance. Parfois mon intérieur prend le dessus. Les gens pensent que je leur fait la gueule ou autres choses. Ils ont raison, je leur en veux. Je leur en veux d'être en paix alors que je ne le suis pas. Se sentir différente et incomprise n'arrange pas les choses. J'ai l'impression que tout le monde est en phase sauf moi. J'admire les autres. J'admire leur force, leur courage et leurs aptitudes. Je me sens souvent nulle à côté d'autrui. D'un autre côté, je me demande comment doté de mon esprit et mes états d'âme, autrui s'en sortirait. Je sais que je n'ai pas le droit d'être comme ça. Surtout en ce moment. Ce sont les vacances chez des beaux-parents accueillants, avec cette vieille voisine affectueuse et ces voisins originaires de Bourgogne adorables.

C'est en posant le pied pour la première fois dans la maison d'enfance de Guillaume que je me suis réellement rendue compte qu'il n'y avait que mes parents qui me portaient un amour inconditionnel. On pourra dire ce qu'on voudra, il n'y a que parmi les siens que l'on se sent entièrement à l'aise. Mes parents ont beau avoir tous les défauts du monde, je pense que se sont les seuls qui m'aiment vraiment et pourraient donner leur vie pour moi. Comme moi je donnerai la mienne pour mon fils. Comme les parents de Guillaume donneraient leur vie pour leurs fils. Ce qui va suivre est dur à entendre et glauque mais je le pense : si ils devaient faire un choix, ils sauveraient leurs fils plutôt que mon fils.

Ils restent tous gentils et bienveillants à mon égard cependant ils auraient mérité d'avoir une belle-fille aux yeux verts, disant amen au énième verre de rosée proposée, non choquée par le manque de pudeur de son beau-papa ou certaines vulgarités dites à table. Une fille de leur cru.

Ma mère est guérie. La chimio a marché. Elle s'est faite opérer, la tumeur s'est envolée. Mes maux de tête sont restés. La codéine aussi.

Mon frère et sa femme ne sont pas prêts de prendre leur envol. Leurs projets stagnent, s'enlisent. Comme tout dans ma maison familiale.

Mes problèmes de somatisation s'aggravant, mon médecin traitant m'a envoyé voir une hypno-thérapeute. Celle-ci a refusé de m'hypnotiser craignant une crise dans son cabinet. J'ai été voir un gastro-entérologue, il m'a dit que j'étais un noeud ambulante et m'a posé des questions sur mon enfance. J'ai été voir une ostéopathe, elle m'a dit que j'étais un noeud ambulante, qu'elle en aurait pour des mois à me dénouer et qu'elle ne savait pas comment je pouvais vivre dans un corps pareil. Je commence une thérapie chez une psy demain.

J'ai laissé tombé la thérapie. Après que la psy m'ait confié que c'était incroyable qu'avec tout ce que j'avais traversé je ne sois pas en Hôpital psychiatrique, on a papoté. Et puis j'ai claqué la porte du salon de thé de la psy. Pour ouvrir celle d'une seconde maternité. Un miracle s'est produit, j'ai eu une fille. C'était pas gagné. Ma belle-mère n'a eu que des petits mecs et ma mère a ramé pour m'avoir.

Ma fille a des yeux de biche, la beauté de son frère, le cri d'un chanteur de Métal, le punch de Muhammed Ali, une espièglerie atteignant des sommets, un charme fou et éclate plus souvent de rire qu'Henri Salvador.

Cette grossesse fut la chose la plus terrible à supporter. Celle de mon fils a été une gentille balade à côté. Durant cette période, j'ai pas mal bourlingué dans les hôpitaux et je le regrette. Cet endroit n'a rien d'hospitalier. Et le personnel qui y travaille non plus. On devrait leur donner des cours de savoir-vivre et d'empathie tout en les mettant devant Grey's Anatomy. Une fois, aux urgences situées à proximité de la maison des beaux-parents, j'ai vu des gens se décomposer sur place et hurler leurs douleurs dans les couloirs, sans que personne ne fasse la moindre attention à eux. J'ai regardé ce médecin passer et repasser, en tongue s'il vous plaît, avec une indifférence et un dédain qui m'a scotché. On aurait dit qu'elle était dépourvue d'âme.

Durant ces neuf mois terribles, j'ai involontairement exaucé le souhait des belles-filles du monde entier. J'ai fait pleurer ma belle-mère.

Lors d'un séjour chez mes beaux-parents en l'absence de leur fils, j'ai déploré leur accueil loin d'être aussi parfait qu'à l'accoutumé. J'attendais mieux de leur part. Mieux qu'une quiche et des restes à consommer pendant plusieurs jours. Mieux que de m'abandonner une soirée seule avec mon fils lors d'un moment de faiblesse pour aller prendre l'apéro chez les voisins. Je souffrais tellement. C'était mon premier séjour en leur compagnie, sans aucun de leur fils bien-aimé dans les parages. Un séjour censé être celui d'une princesse. Ce ne fut pas le cas. Et puis ça a clashé lorsque leur chienne mal-éduquée a laissé une marque sur la joue de mon petit sans que personne ne réagisse. Excepté ma belle-mère osant hausser le ton sur moi pour défendre cette satanée chienne. Touchée peut-être par l'un des éclairs lancés par mes yeux ou la fumée noire sortant de mes narines, elle a éclaté en sanglot. Bref. De l'eau a coulé sous les ponts. Je leur ai pardonné. Ce sont les grands-parents de mes enfants. Mais je le garde en travers de la gorge.

L'émission pour laquelle travaillait Guillaume s'est arrêtée. Son frère lui a trouvé illico presto un job. Un nouveau poste et une meilleure place. Moi je peux aller me gratter. La dernière fois que je l'ai vu, je lui ai une énième fois fait un appel du pied désespéré. Niet. Il a rassuré Guillaume sur son avenir professionnel et sa mère m'a

approuvé quant à éventuellement changer de statut et chercher un job dans la vente, l'accueil ou tout autre afin d'au moins gagner ma vie. Si son fils avait été dans ma situation, personne n'aurait eu l'idée de lui suggérer de se reconvertir en vendeur ou agent d'accueil. J'ai mis en suspend ma vie pour rafraichir leur arbre généalogique, rendre heureux leur fils alias « leur puce » et faire en sorte qu'ils aient d'autres photos à montrer que celles de leur chien. Mais chacun voit midi à sa porte.

Maintenant je déborde de remords. Je me sens prise au piège. J'étouffe. Je suis en manque d'ivresse. Je me demande si je n'aurais pas dû rester célibataire le temps de profiter de la vie et tenter de réaliser mes rêves, mes projets coûte que coûte avant de me caser pour commencer ce don de soi incombant à chaque femme.

Aujourd'hui je dépends d'un homme, au sein d'une vie plan-plan. Le cauchemar de mon ambitieux de père. Le mien aussi.

Je ne baisse pas les bras. Juste d'ambition. Après 2-3 relances sans succès auprès de contacts, je continue à postuler spontanément aux annonces. C'est au premier qui me répondra. Cela a bien marché à l'époque pour mes stages.

Avant je me voyais accomplir de grandes choses, rompre la malédiction. Désormais, je vise le salaire décent en déprimant sur mon passé. Je ne ressemble pas à une jeune fille à qui l'on offre des voyages et des cuites. Je ne ressemble pas à une étudiante à qui l'on offre un emploi, une petite amie à qui l'on offre un mariage, ni une mère à qui l'on offre une babyshower.

Je suis une loque avec l'impression que je ne retrouverais jamais ma santé et mon énergie d'antan. Cette deuxième maternité m'a tué. Mon corps en porte les stigmates.

Guillaume est plus chiant que jamais. Il me fait boire l'eau par les narines.

Mes parents sont plus que jamais lobotomisés par leurs superstitions. Ils ne peuvent mettre le pied dehors sans casser une coquille d'oeuf avant ou renverser un filet d'eau sur le sol.

Mon frère, son épouse et leurs enfants ont déménagé. Très loin de mes parents. Ce fut un cataclysme.

Ré-intervention chirurgicale pour ma mère et retour à la chimiothérapie.

Mon père est utilisé comme garde-malade et punching-ball.

La guerre froide entre ma mère et ma belle-sœur atteint son paroxysme.

Ma belle-soeur s'est terrée un mois entier, seule, dans sa famille au Sénégal. A son retour, elle a dijoncté. Dépression thyroïdienne, mari qui lui sort par les pores, 15 ans de mariage remis en question et envie de tout quitter.

Mon frère a dû mettre sur pause le disque de Bob Marley jouant en boucle dans sa tête pour sauver son union et accueillir l'un de ses beaux-frères chez lui.

Le benjamin de ma fratrie, nourrissant plus que jamais un ressentiment envers notre père, cacherait une relation amoureuse.

Les Tic du cadet s'aggrave. Mes Toc aussi.

La relation entre mon père et le benjamin est rompu.

La relation entre le cadet et le benjamin est rompu.

Je dois impérativement me faire opérer car mes muscles abdominaux ont lâché.

Ma famille est comme mes organes, tenus par rien et donc susceptibles de s'échapper pour faire des dégâts.

Avec Guillaume, nous tentons l'aventure de déménager pour une destination dont le nom s'apparente à une jouissance.

Il a insisté auprès de son frère alias le Père-Noël lui promettant que je serai sage.
Gling. Nouveau job.

Je ne sais pas ce que me réserve cet été ni la rentrée. J'espère une chose, que mes organes internes comme familiales, tiennent jusque-là.